





LE PAYS DES LOTOPHAGES

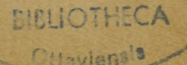
A. CINGRIA-WANNER

Le Pays des Lotophages



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

1907



A MON AMI

C.-F. RAMUZ

.... Tout ce que je vois me retourne le cœur vers cette patrie qu'enfant j'aspirais à quitter avec impatience fébrile. Le Lotus dont ils parlent et qui fait oublier le pays et le cythiste des licornes..... Je n'y crois pas.

BARBEY D'AUREVILLY.

LE PAYS DES LOTOPHAGES

I

Après avoir hésité pour poser le pied sur les briques froides, Tibéris se leva et marcha dans l'obscurité vers le quadrillé flou de la fenêtre.

Dehors il faisait chaud, un frisson courait sur les feuilles de la cour ; la lune cachée sous des nuages donnait une douce lumière égale ; dans le tas noir des maisons, une seule fenêtre, une ogive jaune, luisait ; mais au loin, éclairé en dessous par des globes électriques, le grand campanile tout phosphorescent montrait sa tête pâle.

« Quelle détestable chose que la nuit », pensa Tibéris dans cet état d'esprit de l'insomnie, entre le sommeil et la lucidité.

C'était deux heures ; le silence complet qui couvre toute chose à ce moment, le plus tranquille de la nuit, lui fit peur ; il alluma la lampe et chercha sur sa tablette un livre anodin ; mais en dépit du peu de fatigue que lui causait cette lecture, le sommeil ne vint pas.

Un faible jour accompagné de piaillements de moineaux s'insinua par les croisées ; un grand espace de temps s'écoula encore ; et le soleil apparut : quand ses rayons pénétrèrent de toute part, Tibéris s'endormit, la tête lassée, d'un sommeil lourd . . . .

Il devait être déjà tard lorsque Tibéris s'éveilla. Abîmé par cette nuit blanche, il se trouvait être de si mauvaise humeur qu'il sentit venir le mal du pays. Et il pensa qu'on l'enviait d'habiter l'Italie par cet avril florentin, qui coupe le travail, par ce printemps où les arbres fleurissent trop roses sur le vert foncé des champs.

Tibéris était éprouvé par le changement de saison ; aussi, souffrant de l'attache qui le retenait à Flo-

rence, se repentait-il d'avoir imprudemment promis d'attendre jusqu'en mai son ami Opperlin, tandis qu'il aurait préféré faire ses malles et fuir, pris par un besoin de calme, de ville du Nord sur une eau morte, d'une Nuremberg ou d'une Gand, ou simplement de son chez lui, dessert rafraîchissant après ces épices de l'Italie. Il se leva, toutefois, et s'étant vêtu, il se pencha désœuvré sur son agenda pour voir le quantième, puis lut toutes les recettes et tous les calembours qui en bordaient la page. Honteux de perdre son temps si bêtement, il prit son chapeau et quitta la chambre. Dehors, la tramontane qui dispersait de son haleine froide des traînées de poussière, lui souffla au visage. Il sursauta d'énervement et ses lamentations intérieures recommencèrent.

« Quel climat ! En hiver, glace ou brouillard, brouillard ou glace ; maintenant vent ou pluie, pluie ou vent.. Cela doit être de la faute des Italiens, puisqu'ils s'en excusent... Et ces musées fermés aujourd'hui...

Qu'est-ce que cela peut me faire, les fêtes du Roi, de la Reine et de la Reine Mère... Encore si c'était pour une fête religieuse ; mais pour cette famille de Savoie !... » Et, oubliant que l'Italie n'était pas faite uniquement pour les esthètes, il s'en prit au gouvernement qu'il estimait être illégitime.

A l'angle du palais Strozzi, il entra dons la rue Tornabuoni et la parcourut lentement pour voir les boutiques. Il y avait aux devantures des articles divers : c'étaient des peaux de velin crême, gaufrées de lys dorés ; c'étaient les tons neutres et les sanguines des photographies d'Alinari ; c'étaient les faïences d'Urbino rénovées avec leur décor aux boules des Médicis, et les majoliques des Della Robbia surmoulées en blanc de vaisselle sur des fonds bleus de tôle émaillée. Ailleurs, coulaient les statues d'albâtre dans leur fadeur amorphe,et se roulaient, lacérés, les cadres à la florentine. Mais les tableaux abondaient : peinture à l'huile, miniatures sur ivoire, assemblages de mo-

saïque de marbre ; et les *bella* du Titien, les *Vierges à la chaise*, les portraits de Madame Vigée-Lebrun, les scènes de genre, les campaniles, se dédoublaient et se multipliaient dans tous les formats et de tous les prix.

« Rien de moderne ! Tout du toc et de l'archaïsant. Il ne leur viendrait pas à l'idée de mettre en vitrine un peu d'art nouveau, quelque affiche, quelque estampe en couleur... Quelle moisissure que cet art industriel ! » Et Tibéris soupirait, au souvenir des grands magasins d'art des villes du Nord, sans se douter qu'il s'était amusé jadis de ce bibelot traditionnel qui, très soigné de travail, conservait parfois les jolies formes du passé. Mais ce genre de production artistique si inhérent à l'Italie, qu'on ne pourrait, sans fausser les harmonies, lui substituer les essais de style moderne anglais ou belge, ne répondait plus au besoin de vitalité que demandait l'âme alanguie du jeune

homme. Son apathie voulait être excitée par des sensations fortes, et il était persuadé que sa nervosité se serait déchargée dans un cadre d'art vibrant de jeunesse.

Ne sachant que faire, il remonta la rue pour aller déjeûner. Sur son parcours le baptistère le rasséréna. Il aimait ces arcades noires et blanches tournant autour de l'édifice, et ce toit de pierre ayant l'apparence d'une formation géologique comme une pente de granit légèrement usée par l'érosion : il y voyait que l'homme, puisque ce chef-d'œuvre sortait de ses mains, était encore un être supérieur ; et cette pensée, aux jours de dégoût, le rassurait sur l'humanité. Cependant, Tibéris arriva de si bonne heure à son restaurant, que rien n'était prêt ; et résigné, il alla, pour écouler l'attente, examiner les détails des portes du baptistère. La facture fluide et la ligne de ces figurines encadrées de fleurs et de fruits commençaient à l'intéresser, quand des moustaches énormes lui vinrent boucher la vue; un homme,

entre la porte et Tibéris, déplia en harmonica un album recouvert de rouge ; et une main fit glisser les tiroirs d'une boîte pleine de broches en mosaïque. La figure de l'individu demandait l'achat ; ses dents brillaient sur sa face jaune ; mais un juron de Tibéris l'arrêta.

« Etre pris pour un touriste après six mois de séjour à Florence ! » Et outré, Tibéris tourna le dos et marcha furieusement vers son restaurant ; il se sentait d'humeur à faire une sortie à qui que ce soit. Mais la carte était prête, sa place retenue, la bouteille d'eau minérale à côté de son couvert et le garçon à ses ordres. Tibéris, calmé, se mit à déjeûner.

II

Le père de Jean Tibéris était avocat. Il tenait à Genève une des premières places dans le parti catholique alors nouveau. Il mourut

jeune laissant un seul fils.

Jean Tibéris suivit les écoles de Genève puis le collège. Il y fut un élève paresseux jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A ce moment, il sembla se réveiller et prit goût à certaines études. La lecture des anciens qu'il fit alors en classe lui découvrit un monde nouveau. Il se souvenait volontiers de cette période de sa vie, quand, au bruit monotone et saccadé de la voix du traducteur, tandis que ses yeux erraient sur les bancs luisants ou sur le tableau de cuir gris, il voyait en imagination passer des magnificences . . . .

C'était l'indolence aux toges multicolores des épicuriens d'Horace vautrés en des vergers mi-ombre, mi-lumière, sous des pommiers dont les fruits rouges et jaunes éclataient comme des grosses fleurs.

C'étaient des vols de hautes trirèmes vaporeuses dans le nimbe d'une aurore sur sa fin, alors qu'au milieu du calme d'une mer toute

lisse s'élevait et s'abaissait le double rang des rames. Ou bien, par les prés en pente dominés de peupliers jaunissants, dégringolaient des chèvres bigarrées, tandis qu'un étranger en chiton blanc, en pétase, penché sur une canne dans le mouvement qu'on voit sur les céramiques à fond noir, écoutait un Tityre renversé sur le sol, qui jetait les sons de ses doubles flûtes au bleu du ciel. Près de tonnelles en berceaux, dans des jardins d'orangers, entre deux vasques de porphyre amaranthe, s'élevait un édicule ; le poli de ses colonnes de marbre luisait sous les chapiteaux dorés et ses rideaux clairs à dessins réguliers s'arrondissaient comme des voiles : c'était le lieu propice aux effeuillages des roses, au murmure du Falerne ruisselant dans les coupes. Puis Annibal passait les Alpes : des gens de couleur aux armes diverses, des bêtes de guerre étranges, des éléphants, le dos saupoudré de neige, bivouaquaient en rond sur les névés autour de grands feux. Et Pline dé-

crivait sa villa, ses xystes de violettes et la mer qui frappait de son écume le bord des fenêtres du Triclinium . . . .

A côté de pareilles visions, que pouvaient évoquer les autres branches d'étude ? L'histoire naturelle, il est vrai, flattait chez Tibéris la passion de la classification ; l'histoire, malgré sa mise en scène théâtrale et le romantisme usé de ses faits, ne lui déplaisait pas ; la littérature française, étriquée ridiculement au profit d'un programme scientifique encombrant, lui donnait quelques heures agréables ; mais la physique, les mathématiques, la trigonométrie lui furent en haine ; la machine d'Atwood et les binômes de Newton en égale horreur ; les ergues, les joules, les dines, les watts, ne lui représentèrent rien, et quoi qu'il fit pour s'y mettre, sa mobilité d'esprit courant après les formes, ne put jamais démêler les raisonnements en arabesques suivies, mais enchevêtrées dans le vide.

Les camarades de Tibéris étaient

intelligents. Il se rappelait avec plaisir le nom de quelques-uns d'entre eux avec lesquels il avait été plus intime.

Déonville qui était le brillant premier de la classe, descendait d'une vieille famille de réfugiés français ; frondeur et libéral, grand politicien, il avait le défaut de la race genevoise, celui de la contradiction à outrance, mais demeurait le meilleur camarade du monde. Delvèque, issu de la *gens* d'artistes bien connue, qui a pourvu son pays de tant de peintres, de sculpteurs, de musiciens, était, comme le sont souvent les aboutissants d'une lignée de talent, le résumé de ses ascendants en une nature impropre à l'action, rêveuse et compliquée. Bailly, chevalier du progrès, défendait toutes les innovations modernes, le christianime scientifique, le féminisme, les ligues antialcooliques ; il considérait le moyen âge comme un non-être, méprisait les sensations et se disait socialiste. Hohenwirth,dont la barbe blonde et le goût de la fumerie montraient l'ori-

gine allemande, était un esprit méthodique ; il avait gardé la même place pendant son collège entier, aimait à disséquer les grenouilles, et collectionnait les coléoptères. Enfin Bochatey, bien que très Suisse et protestant, penchait par une héridité cachée vers des tendances orléanistes, amassait les effigies du duc et faisait montre de ses boutonnières décorées d'œillets blancs. Parmi eux il fut une amitié qui vint s'offrir aux dix-huit ans de Tibéris. Ce n'était pas avec Déonville qui dans son orgueil d'élève d'élite conservait quelque répugnance pour l'ancien mauvais élève qu'avait été Tibéris, non plus qu'avec Bailly dont la froideur et la supériorité d'esprit scientifique étaient insupportables, que Tibéris aurait pu se lier d'amitié. Hohenwirth et Bochatey, spécialisés dans leurs idées, lui étaient indifférents. Delvèque demeurait seul : très artiste, de caractère un peu faible, mené par l'impression plus que par la volonté, il avait quelques traits communs avec Tibéris. Ils dessi-

naient tous deux, et,mettaient à jour dans- leurs œuvres les visions différentes d'un même idéal. Ils parvinrent sans trop de peine à faire concorder leurs impressions et leurs jugements, sur bien des choses, étaient tout près d'être ressemblants. Dès qu'ils se pénétrèrent et virent ces similitudes, leur amitié naquit. Joyeux de pouvoir appareiller des pensées qu'ils croyaient sans échos, ils vécurent toujours ensemble. Leurs soirées devinrent communes : dans la chambre revêtue de chrysanthèmes bleus de Tibéris, comme dans le fumoir vérandah donnant sur des espaliers de pêches, chez Delvèque, ils causaient jusqu'au tard lisant à haute voix des auteurs chers à eux deux.

. . . .

Cette période heureuse dura peu : la maturité de la jeunesse devait troubler cette quiétude insoucieuse. Tibéris apprit à voir la souffrance partout, et sa sensibilité s'étant accrue, quoiqu'il en ressentît une capacité de jouissance plus grande, son organisme affiné n'en éprouva

les peines que davantage. Puis ce furent les contradictions qui naquirent de tout côté ; et, comme pour les résoudre, il s'abîmait en vain, ses tristesses s'accrurent. Il en résulta des mélancolies qui ne se dissipaient que par l'habitude des occupations domestiques.

Après deux ans passés à l'Université de Genève, comme il avait de la fortune, il choisit une carrière spéculative : la critique d'art sembla lui convenir, et il crut devoir partir pour l'Allemagne afin d'y étudier l'esthétique.

Entre temps, il avait fait un court service militaire. Il y connut le bonheur matériel d'une existence livrée au travail physique en pleine nature.

Tibéris seul, dépaysé, chez un peuple l'opposé de son tempérament, souffrit tant que sa nature excédée se refusa aux tourments qui le hantaient sans cesse ; il repassa le Rhin : la maison seule pouvait le rétablir. Genève, en effet, le calma, mais ses études nécessitaient d'autres voyages : l'Italie lui

parut ce qu'il y avait de plus désirable, et Florence une ville faite pour lui. Pour allonger ses vacances il prétexta la chaleur et s'attarda jusqu'en novembre ; puis il partit enfin, se promettant de rester six mois dehors et d'avoir l'énergie de vaincre le mal du pays.

III

Ce fut aux premiers jours de novembre, par la pluie, que Tibéris descendit à Florence.

Pour voir la ville, il avait essuyé la vitre du petit omnibus d'hôtel qui le cahotait au sortir du train : il faisait très noir, quelques becs de gaz éclairaient des porches d'église indistincts ; aux angles des rues, les palais reflétaient sur les facettes abruptes de leurs bossages humides la lueur des reverbères. Frissonnant du froid nocturne, Tibéris laissait jouer son imagination sur les noms évocateurs de la place de la Seigneurie et de la Loge des

Lances, de Borgo dei Albizzi et de Sainte-Marie Nouvelle.

La voiture, resserrée par l'étroitesse des rues, tourna, faisant retentir les dalles d'un quai, et les chevaux s'arrêtèrent devant la porte de l'hôtel. Quand il fut dans sa chambre, Tibéris ouvrit la fenêtre pour regarder. De l'autre côté du mur qui plongeait dans l'Arno, à part quelques lumières éparpillées, rien ne révélait Florence. Ses regards pleins de désir se buttaient contre ce rideau d'obscurité ; sa fantaisie pouvait encore courir sur la ville convoitée . . . .

Au matin, tout était éclatant de soleil ; de son balcon, Tibéris vit l'Arno fuir bleu très clair parmi des bancs de sable jaune, pour s'en aller finir dans le ciel rosé ; des enfilades de ponts dorés étaient posés sur le fleuve : les arcs qui se continuaient en cercle dans leurs reflets traçaient des lignées d'oves sur l'eau : aux extrémités du premier de ces ponts, de blanches statues égayaient les deux quais. Cet accueil que lui faisait Florence à

son lever, le mit en joie ; il descendit à la hâte. Sous le ciel bleu tendre, tout semblait heureux ; il s'arrêta devant l'hôtel pour voir des pêcheurs lancer leur filet et des bateliers tirer du sable. Au Ponte Vecchio les échoppes d'orfèvres accrochées au tablier du pont l'attirèrent ; leurs arrière-boutiques, au-dessus de l'eau, sentaient le mystérieux : on y éprouvait le charme de tout ce qui touche aux gemmes et aux bijoux. Puis, à la percée, où les boutiques font place aux deux arches doubles qui soutiennent la galerie cachée, cheminant comme un acqueduc des Offices au Pitti, il admira le paysage encadré par les deux cintres accouplés : flots couleur d'azur et de vieil ivoire descendant sur un lit d'herbes vertes ; collines violettes et rousses où des murailles font des zigzags et les villages des pointillés ; cimes roses des Apennins, se terminant par des étendues floconneuses et laiteuses encombrées de nuages où commence le ciel.

A l'heure de l'ouverture des mu-

sées, il se rendit aux Offices. Il se réjouissait de se lier plus intimement avec les œuvres dont il avait fait la connaissance par des reproductions photographiques. Il y passa le reste de la matinée, s'étonnant des dimensions minuscules d'un triptyque de Mantegna qu'il avait cru colossal, et ravi de ce que l'harmonie des roses, des bleus et des ors ajoute à la grâce de Fra Angelico.

L'après-midi le retrouva sur le haut de Fiesole, où, tenté par le tramway, il s'était laissé porter. Assis sur un mur il contemplait la vue sans pareille que commande le couvent des Franciscains.

Rehaussée, comme par des vagues, de silhouettes flottantes superposées, la plaine immense se fondait en bleu pâle. Tout en avant ondulait la cité, avec son campanile et sa coupole au centre, avec ses autres coupoles, avec les carrés miroitants de ses cages d'escalier, avec ses cheminées et leur fumée s'étendant à l'entour ; puis venaient les collines dont la base immergée

dans la vapeur, ressemblait aux montagnes des kakémonos japonais ; puis encore des collines et encore d'autres et beaucoup, jusqu'au ciel jaune-aurore d'une lumière éclatante, où elles venaient s'éteindre toujours plus claires.

Il visita l'église de Fiesole. Très simple, avec son plafond à poutraisons triangulaires, soutenu par des chapitaux antiques, et son abside surélevée, elle lui parut belle tant par sa pondération, que par le calme religieux qu'exhalaient ses pierres. Au fond des chapelles, la gracilité des tombeaux sculptés par Mino, sourire délicat qui frôle la manière, lui caressa l'œil tout doucement.

Comme à son retour le soleil se couchait, il vit rougeoyer l'Arno, signe cabalistique dans la plaine, entre des rameaux feuillés d'oliviers d'un gris presque plus clair que le ciel. Et, à Florence, au pied du dôme, il eut une dernière impression de beauté, quand,au crépuscule mourant, les édifices blancs et noirs de la place, apparurent fon-

dus dans une blancheur générale, ainsi que par un soir ou plutôt par une aube naissante, en pays de haute montagne et de glaciers.

IV

Quelques jours après, Tibéris s'installait en chambre garnie.

C'était une pièce carrée, grande et claire, dont les murs, peints en rouge sang de bœuf, étaient semés de palmettes jaunes. Au plafond s'étalait en couleur vive une décoration originale et de parfait mauvais goût : un homard dressé sur un plat en était le motif central, et tout autour s'enlaçaient des pampres et des roses presque exécutées en trompe-l'œil.

La vue de la fenêtre était arrêtée par la muraille d'en face sur laquelle, au-dessus d'une ogive, un écusson sculpté dans la pierre grise représentait les armes d'Anjou ; cependant, à droite, un bout de la

chaîne des collines environnantes dépassait les toits papelonnés.

. . . .

L'Italie parut mettre Tibéris très à l'aise, car toutes ses tendances latines opprimées par l'atmosphère de Genève s'y trouvaient dans leur élément. La campagne florentine lui causait la joie du revoir d'un pays qu'on a quitté tout enfant, et les détails de ses paysages répondaient à son idéal du décor antique : il ne cessait d'admirer ces collines étagées en petites terrasses où frissonnent les oliviers ; ces rivières, au bord desquelles poussent, entre de grands roseaux, des peupliers blancs ébranchés jusqu'à la cime et des osiers aux brindilles oranges ; et aussi les toits jaunes de lichen, les porches arqués et les cours dallées des fermes ; et aussi les chars rouges, que les paysans attellent d'une paire de bœufs blancs.

Son catholicisme de même avait tout à gagner dans ce nouveau milieu. Les intellectuels voudraient en vain abaisser la puissance de la sensation ; elle n'en est pas moins

reine dans les régions où, selon eux, elle devrait être sujette, et principalement dans le domaine religieux. Ainsi Tibéris qui, à Genève, n'allait à la messe que le dimanche, tant il était dégoûté des églises neuves avec leur revêtement de plâtre et leur décoration achetée en fabrique, se trouvait tout porté à Florence, quand il passait devant quelque chapelle intime à fleur de rue, d'y pénétrer pour suivre l'office. Santa-Croce, comme Sainte-Marie Nouvelle lui semblaient propices à la prière ; il aimait la vétusté de ces maisons de Dieu où rien n'a changé de place durant les siècles ; ces nefs, aux piliers polis par le frottement des générations, avaient un parfum de piété poétique ; et les foules prosternées au salut, priant au pied d'une vierge dans une chapelle flamboyante, lui donnaient,comme disent les Italiens, du *conforto* à l'âme. Il séjournait aussi au dôme pour écouter chanter les heures canoniques : sous la coupole, dans une tribune polygonale, au milieu de la tache vague

des chantres, tournait un grand lutrin triangulaire, garni de trois gros psautiers où les notes noires et carrées se lisaient de très loin sur des portées rouges : de gros chanoines et des séminaristes élégants, revêtus de surplis de dentelles, bredouillaient des psaumes ; et cette rumeur confuse s'écoulait délavée dans l'immense pénombre de l'église.

. . . .

Mais, un soir, en décembre, à la chute d'un jour de pluie, Tibéris s'était trouvé seul : il sentit qu'il était perdu chez des inconnus, dont il parlait la langue à peine, et qu'il n'avait comme intérieur qu'une chambre froide. C'était le mal du pays qui commençait.

Fixant des yeux,par dessus la rue étroite, l'écusson fleurdelisé qui lui faisait vis-à-vis, Tibéris en fit le confident de ses pensées.Il regretta, au lieu du dehors sale et blafard, l'appartement maternel, sa lumière chaude, l'appartement tout en tapis, avec combien de livres pour se distraire ; il vit la nappe blanche sous la lampe, la soupière qui

fume ; entendit la sonnette des repas carillonnant de chambre en chambre. Et c'étaient les rires fous des réunions d'amis, et le thé siroté entre deux conversations, au milieu des fumées bleues des cigarettes.

Ces souvenirs de sa famille et de sa patrie lui sourirent douloureusement. Il fut saisi par ces hantises des réminiscences, qui faisaient préférer à du Bellay l'ardoise angevine à la Rome Palatine, qui étreignaient Chateaubriand dans ses pélerinages de l'extrême occident à l'orient, et qui serraient la gorge aux Suisses pontificaux. Et comme depuis les premiers siècles, chaque voyageur, chaque pélerin, chaque émigrant, il fut travaillé des nostalgies indéfinies qui sont intermittentes à la manière des fièvres.

A la Noël le mal s'envenima : en pensant qu'il s'éveillerait seul dans une chambre nue au jour de la Nativité, Tibéris eut peur et partit pour l'Ombrie. La veille de Noël, il se trouvait à Pérouse : comme il errait par les rues à la nuit tombante, la joie qu'il vit dans l'agitation qui

précède la fête, l'attrista : à Genève, en ce moment, des sapins fraîchement coupés, se débitaient sur les places publiques ; et, tout autour des édifices, ces arbres jouaient les forêts, embaumaient la résine, et leurs branches s'éloignaient dans la buée des reverbères..... Poursuivi par cette vision, il s'enfuit de Pérouse, et, vers les dix heures, il descendait à Assise. Les étoiles y brillaient dans un air plus pur, et l'on se serait cru, en ce pays pieux, sous un ciel de Palestine. La messe de minuit à la Portioncule l'émut : Saint François, certaine nuit de Noël, avait fait apparaître au peuple l'enfant Jésus dans la crèche ; Tibéris s'en souvint et la beauté de l'office s'en accrut. Le lendemain fut une journée digne de la fête ; il la revit plus tard bien souvent : il s'y mêlait dans un ensemble plein de calme, les messes joyeuses, les fresques giottesques et la tiédeur d'un soleil d'avril.

De retour à Florence, Tibéris sentit son mal du pays diminuer, puis s'apaiser par des secousses de

moins en moins fortes et de plus en plus espacées. C'était l'assimilation qui prenait pied sur le patriotisme. Cependant, comme à la promesse d'un grand bonheur à venir, Tibéris comptait toujours les semaines qui le séparaient du retour.

V

Le travail de Tibéris était simple. Il parcourait les couvents, les réfectoires, les galeries et les églises, notant au hasard de son état d'âme, ses sensations artistiques ; puis, chez lui, il en déduisait le style de tel ou tel artiste. Ses plaisirs ne l'étaient pas moins. Le mercredi soir, il se rendait chez un compatriote, un ingénieur qui recevait les Suisses en séjour ou de passage à Florence. On y voyait des artistes, des employés de banque suisses-allemands, des Italiens transfuges d'origine helvétique, des pasteurs

protestants, des précepteurs en place, et des familles en bottes de sept lieues pour un voyage circulaire. On y parlait art, patriotisme, primitifs, bonnes œuvres, et réunis entre Suisses, l'on s'exaltait le mal du pays ; les jeunes gens faisaient part de leur impatience du retour, tandis que les oiseaux de passage, dérangés dans leurs habitudes par le contact sans transition avec l'étranger, se lamentaient comme les Juifs captifs à Babylone. Cependant, dans un coin, les vieux, ceux qui avaient fait souche, et les enfants italiens de pères suisses, souriaient sceptiques et causaient d'autre chose.

Les vraies distractions de Tibéris étaient solitaires.

Ainsi que tous ceux qui jeunes sont isolés à l'étranger, il avait élu quelques-uns de ces endroits qu'on aime, banc dans un jardin public, ou balustrade d'un quai, que plus tard, en passant pour affaire ou plaisir dans la ville d'étude, on vient revoir attendri. Il en chéris-

sait deux, l'un au jardin Boboli, l'autre aux Cascines.

Au jardin Boboli, il allait s'asseoir sur le replis de la côte qui fait amphithéâtre, et domine la vasque de Neptune : il voyait à travers des rameaux jaunes l'étang vert jade, où des milliers de poissons se poussaient autour d'une croûte de pain ; les charmilles d'yeuses s'enfonçaient en berceaux bleutés, et parfois sur ce fond un béret rouge d'enfant attirait l'œil. En haut d'une suite d'escaliers que terminait une grande Cérès, entre les buissons de roses de bengale qui poussaient sur le mur d'enceinte, la sentinelle d'un fort mitoyen montait la garde. Quand Tibéris y venait le dimanche, il froissait des tas de feuilles sèches qui se cassaient avec un bruit sec, au fouler de ses pas.

Mais aux Cascines, il s'en venait goûter cette volupté tout italienne de se chauffer au soleil. C'était sur une petite terrasse qui couronnait une grotte en tuf ; une banquette en croissant recouverte de mosaïque

s'y arrondissait ; un mur adossé à des arbres y préservait des vents du Nord ; une source minuscule y murmurait sur le devant, puis coulait dans le bassin de la grotte : en delà, au bout d'un pré, on apercevait la ville par les trous d'une tenture d'arbres toujours verts.

Tibéris venait s'y reposer, aux instants ensoleillés de cet hiver florentin, pendant lequel les cheminées fonctionnent si mal. Après les journées passées dans sa chambre à se couvrir de manteaux et à secouer ses mains sèches de froid, il faisait bon se tenir sur la pierre tiède et se laisser caresser par les rayons du soleil ; c'était au moral l'effet du verre de vin qui remonte l'homme de peine. Seulement ces heures d'inertie réparatrice étaient courtes ; les ombres allongées chassaient Tibéris, et forcé de rentrer, il traversait l'animation des voitures pour aller s'abriter dans sa chambre froide en face de l'écusson d'Anjou.

Quand il faisait très beau, le di-

manche après la messe, il allait déjeûner à Fiesole. L'après-midi, sur le banc du couvent des Franciscains, il alternait des lectures, et regardait la vue. Ce panorama de la large vallée ne le lassait pas : il philosophait sur cette petite Florence, concentrée autour de sa coupole au milieu de l'espace de la plaine, d'où s'était épanché sur toute l'Europe des civilisations la plus parfaite : l'apogée du monde latin christianisé. Ou mettant ses livres en poche, il gravissait les collines surmontées de châteaux en nid d'aigle : du haut de quelque crête élevée, il voyait les sommets inférieurs plonger leurs bases invisibles dans du brouillard blanc ; à la descente, il cueillait, près des ruisseaux gelés, les fleurs vertes d'une rose de Noël au parfum capiteux ; puis cheminant au crépuscule, il regardait la neige rosir les pointes de Valombreuse, et, dans les étendues flottantes des vergers d'oliviers, briller par intermittences le rouge d'un feu qui laissait traî-

ner sa fumée sur les feuilles bleu-cendré.

Tibéris avait passé l'hiver ainsi, variant les semaines monotones par ces délassements ; et la vie de Florence lui devenait soutenable, et l'habitude lui adoucissait les choses amères, quand le printemps, qu'il désirait joyeux, s'approcha plein de fatigues et d'énervements : alors les nostalgies recommencèrent et l'envie de quitter Florence devint presque une nécessité.

VI

L'ami pour qui Tibéris s'attardait à Florence, un peu contre son gré, était une liaison datant de l'Université.

Tibéris suivait à cette époque avec Delvèque le cours de littérature italienne d'un professeur très lettré, M. Falconnet. Ce sujet traité d'une manière attrayante ne suffi-

sait pas pour attirer du monde, car les étudiants genevois, avant tout utilitaires, auraient cru gaspiller leur temps en s'intéressant à des branches d'études accessoires ; aussi dans l'auditoire à peu près vide, les nouvelles têtes se remarquaient. Un jour, Delvèque et Tibéris virent entrer un étudiant inconnu. Il était rouge de teint ; des cheveux jaune-clair lui tombaient raides très bas ; son visage rude avait le front bombé ; sa bouche était un trait fin et horizontal presque sans flexuosités. Le cours roulait sur la Renaissance et M. Falconnet lisait des vers latins de Pontano ; il les prononçait à l'italienne, et les consonnes résonnaient sous le débit des mètres. Les berceuses musicales de l'humaniste napolitain firent ouvrir de grands yeux au nouveau ; il entrebâilla sa bouche, et, par enthousiasme, bien involontairement, donna dans le pupitre de gros coups de pieds. Puis quand il vit Delvèque et Tibéris, se retourner, il rougit très fort. Le cours achevé, Tibéris jeta

un coup d'œil à la dérobée sur le cahier de l'inconnu. Il y lut :

OPPERLIN-BASEL.

A la leçon suivante, les deux amis offrirent au jeune bâlois de lui prêter leurs notes pour rattraper ce qui lui manquait. Opperlin rougit de nouveau et rémercia ; quelques jours après, tous trois liaient un commerce d'amitié dû à cette Renaissance italienne, qui les avait réunis sous la chaire de M. Falconnet

. . . .

Manfred Opperlin était un Bâlois pur sang ; son grand-père, poète romantique, avait servi comme tête d'ange pour une fresque d'Overbeck ; son père collectionnait les estampes de Piranese et rêvait de terminer ses jours dans une villa romaine.

Manfred, comme Bâlois, dégageait cette saveur étrange des Germains aux mœurs douces, et liés volontairement sous le joug latin : saveur à la fois étrange et hybride que l'on retrouve italienne autant

qu'allemande dans l'œuvre de Bœcklin.

Il n'était comparable qu'à certains paysagistes allemands de la fin du XVIe siècle, gros papillons de nuit aux parures bizarres attirés par le parfum subtil du chèvrefeuille, qui s'abattaient sur Rome pour retremper leurs sens aux sources de la vieille civilisation latine.

Il aimait à la folie les jardins à statues, où jaillit en fontaines l'eau d'aqueducs antiques ; les éditions rares aux beaux frontispices Aldes ou Junte ; le vin de Chianti dans ses ampoules couvertes de paille ; et les rimes lumineuses des poètes divins du quatorzième siècle.

A cet élément rare, se mêlait une particularité qui le détachait complètement de la jeunesse moderne : Opperlin était, au milieu de notre époque positive, un vrai romantique oublié dans quelque musée Carnavalet avec les gilets rouges et les pantalons à sous-pied. Mais un romantique jeune et plein de

vie, qui, enfant par ses enthousiasmes et sa manière de découvrir le monde, pouvait mener, avec l'énergie d'un homme, le plus fol coup de tête jusqu'au bout, sans crier gare.

Ce caractère mettait Opperlin tellement à part des étudiants ordinaires, que Tibéris et Delvèque s'attachèrent vite à lui. Dans son inattendu, ce nouvel ami répandait à foison la gaîté ; presque toujours joyeux, il n'avait que de petites bouderies de moutard contrarié. Il apportait à ses nouveaux amis, ce qui manquait à leur vie par trop contemplative, la bonne humeur et l'élément d'action.

Ils firent ensemble de l'aquarelle dans les environs de Genève et en Savoie : les visions différaient : Delvèque, par atavisme, faisait déjà de l'art ; Tibéris, de l'analyse scrupuleuse dans un dessin incorrect ; Opperlin de la couleur outrée sur des pochades fantasques et drôles.

Bien souvent, les soirs de juin, aux derniers murmures du crépus-

cule, tous trois louaient une barque ; le ciel était encore pâle sur la barre du Fort-de-l'Ecluse, et l'eau toute tiède de la chaleur de midi : au bord d'une grève sauvage, ils se glissaient, ramant avec peine dans les masses frissonnantes des roseaux, et, derrière le Jura quelqu'orage sans tonnerre illuminait le calme. Puis au seul bruit du grincement des rames,ils rentraient invisibles sur le velours de l'eau noire.

Quand le semestre d'été s'en vint à finir, Opperlin dut reprendre le chemin de Bâle. Leur intimité forcément s'arrêtait ; on se promit des lettres ; on les écrivit même. Celles d'Opperlin furent des chefs-d'œuvre : Tibéris et Delvèque, qui les lisaient à haute voix, s'en réjouissaient toute une journée. Elles se composaient de naïvetés de choix, d'exclamations imprévues et d'enthousiasmes lyriques. Il y racontait qu'il apprenait le cor de chasse parce que c'était très romantique, et qu'il se frottait le nez d'un tesson romain pour évoquer l'ambiance

favorable aux lectures virgiliennes. Ces phrases étaient mises en relief par la langue et le style ; le mot d'argot, pillé d'une conversation d'étudiant, s'y accouplait aux germanismes, et le gallicisme déployé à contre-sens, ornementait de cabochons inconnus la texture invraisemblable de ces épîtres : elles étaient écrites sur un papier jaune et rogné, coupé au dos de notes de gabelles dans un grenier d'archives.

. . . .

Les parents d'Opperlin le destinaient au professorat ; il n'en fut pas content ; pour lui, un professeur était peu de chose, et, dans une de ses lettres, il disait :

— « Quel spectacle honteux et déplorable que ces professeurs, qui parlent de grands faits guerriers des siècles passés, sans avoir jamais touché une arme (car le professeur idéal est faible plus qu'une demoiselle, mal pratique et myope)..... »

Pour fuir ce sort, il voulut, puisqu'il fallait être professeur, se spé-

cialiser dans l'art, et, séduit par l'exemple de Tibéris, il étudia l'esthétique. Après une année d'études au séminaire d'histoire d'art de Bâle, lassé de reproductions photographiques, il désira voir des tableaux. Tibéris était en Italie, c'était une occasion de le rejoindre; il lui écrivit d'avance, lui laissant le temps de réfléchir.

Tibéris — c'était au moment où il s'habituait à Florence — fut ravi et promit de rester en Toscane jusqu'à la fin de mai. Plus tard, quand la crise du mal du pays revint, et que, lié par cette promesse, il vit qu'il ne pouvait plus s'enfuir, il eut quelques regrets, mais il se résigna, offrant ce sacrifice à l'amitié de celui qui l'avait tant amusé jadis, et, qui, peut-être aujourd'hui, le rafraîchirait par son renouveau perpétuel.

VII

Quelques semaines avant l'arrivée d'Opperlin, Tibéris avait changé de logis. Abandonnant sa chambre au homard et ses lis d'Anjou, il prit un petit appartement avec une terrasse suspendue. Les pièces étaient pavées de carreaux rouges, le salon garni de statues derrière lesquelles s'arrondissaient des niches. Sur la terrasse, une poule pépiait dans une cage faite de lattes ; entre des caisses de briques, fleurissaient des iris ; et les yeux plongeaient sur les chênes verts et les lauriers d'une cour fermée par un mur jaune. Au-dessus de cette cour, s'étageaient des embrasures de toutes formes, des pans de maisons de toutes couleurs, des arcades de loggias, des pavillons, des cheminées et des terrasses, le tout coupé par les lignes horizontales des toits rouges et marron ;

et de ces architectures domestiques, deux coupoles surgissaient, le dôme de Saint-Laurent et celui de Sainte-Marie-des-Fleurs ; et le campanile se hissait entre elles, bleu le matin, rosé le soir, et devenant la nuit, sur le noir du ciel, d'un blanc mat.

Ce fut là qu'Opperlin, un matin, muni d'un tout petit bagage, vint réveiller Tibéris. Florence remplit le jeune Bâlois d'enthousiasmes exubérants ; il était debout à l'aube, déjeûnait par cœur, et ne rentrait qu'à la nuit pour mieux jouir de la ville. Puis, quand il fut plus calme, leur vie s'organisa très douce, et Tibéris oublia ses nerfs devant l'entrain de son camarade. Du reste le printemps s'était établi : une chaleur, amollissante un peu, mais régulière, reposait des tramontanes agaçantes de mars ; les feuilles encore toutes froissées d'avoir été contenues en bourgeons s'éployaient rapidement, larges et encore humides, sur les arbres des boulevards ; et dans les hautes chambres intenables en hiver, la

fraîcheur qui devenait nécessaire prenait la place du froid.

Opperlin et Tibéris avaient presque les mêmes goûts. Ce n'était pas cependant que quelques petites disputes ne les échauffassent parfois. Elles étaient causées par des particularités de caractère, incompréhensibles de l'un à l'autre. Si Tibéris souriait aux enthousiasmes trop enfantins de son ami et ne pouvait le suivre dans certains manques de goût totalement germaniques, Opperlin n'entrait pas dans les subtilités d'analyse de Tibéris et le bousculait un peu pour sa nervosité. Un de leurs débats favoris, digne d'un poème didactique du moyen âge. était celui de l'eau et du vin. Tibéris n'aimait pas le vin et prenait aux repas de l'eau minérale. Cette bouteille verte, vraie pomme de discorde, faisait le désespoir d'Opperlin qui trouvait excessivement poétique de boire du vin et d'en boire beaucoup. La discussion très belle pour Opperlin, offrait peu de ressources à Tibéris ; les argu-

ments esthétiques en faveur de l'eau minérale faisaient défaut et le parti du vin triomphait avec bruit. En politique, de même, l'harmonie manquait. Opperlin était un excellent Suisse ; il admirait la représentation proportionnelle et donnait même — ce qui est en Suisse la grosse hérésie progressiste — dans le centralisme. Tibéris, dégoûté par la médiocrité démocratique et par l'intolérance des partis libéraux, aurait voulu revenir aux oligarchies indépendantes et fédérées du XVIII[e] siècle. Aussi pour prendre sa revanche, Tibéris proférait des énormités devant lesquelles Opperlin restait muet d'indignation. Enfin, le choix des restaurants faillit amener de vraies difficultés. Les premiers jours cela n'alla pas du tout. Tibéris aimait le confort et la propreté; exempt de gourmandise, l'apparat d'un certain luxe lui était nécessaire. D'habitude il partageait ses repas entre une osterie locale, mais civilisée et le tea-room anglais de Florence qu'il aimait pour son ap-

parence d'outre-Manche contrastant avec la rue, pour ses meubles en jonc, ses sommelières en bonnets blancs, ses tasses japonaises et ses palmiers. Accoutumé à ce genre de vie, il le voulut faire adopter à Opperlin et,dès l'arrivée, il le conduisit à son osterie habituelle. Mais au lieu d'admirer Opperlin s'indigna :

« Je ne comprends pas, comment un artiste comme toi, tu peux venir manger dans un restaurant cosmopolite comme ça !..... Il n'y a pas même de paille autour des bouteilles..... Moi, je ne pourrai jamais rester là. Je vais chercher une petite *trattoria* bien obscure avec des arcs gothiques.....»

Tibéris ne répondit pas ; le lendemain, il se laissa conduire : ils découvrirent dans la rue la plus antique de Florence, rive gauche, une *trattoria* très enterrée. Opperlin jubilait ; mais on dut attendre vingt minutes pour être servi ; la viande était dure et sans jus ; les légumes n'avaient pas de sel ; et, pour tout dessert, il y eut des fèves

crues présentées sur un compotier. Opperlin accorda que ce n'était pas le bonheur rêvé, et l'on fit des concessions. Finalement, on vint prendre pitance à l'*antique* restaurant d'un M. Rafaël, dont la salle avait suffisamment de décor pour Tibéris, et de la couleur locale, juste assez, pour Opperlin. Quant au tea-room, qu'Opperlin ne voulait même pas aller voir, Tibéris l'y fit entrer par ruse. Un jour, feignant d'être pressé, il allongea l'allure et prit le bras de son ami en l'entretenant d'un sujet d'art captivant ; puis à l'improviste, à fleur de rue, il ouvrit une porte, si bien qu'Opperlin, qui suivait machinalement, se trouva dans le tea-room. Mais quand le pauvre garçon, timide, rouge, les yeux baissés, vint s'embarrasser dans tous ces petits meubles délicats ; quand, marchant d'un pas lourd, il s'assit avec honte sur une chaise frêle sans savoir où mettre ses pieds, et quand, pour comble, troublé, il versa du lait pour de l'eau dans la théière, Tibéris, pris

de fou rire, eut des remords, et se promit de ne plus lui faire de pareilles plaisanteries.

Leurs journées cependant étaient heureuses. Ils travaillaient dans des musées différents, mais l'après-midi les réunissait. Ils la passaient ensemble, puis le soir, à la lampe, au milieu des parfums des iris nouveaux, ils s'enivraient à la lecture des poètes. Et ils goûtaient la *Vita nuova* et ses vers précieux ; Laurent de Médicis ; Pétrarque ; les humanistes, leurs épigrammes latines et leurs hexamètres ; tandis qu'Horace, qu'on ouvrait sans cesse, faisait l'entremet de chaque auteur.

La voix du lecteur résonnait dans le silence de la nuit qui s'avançait ; des insectes venaient papillonner autour de la lumière. Opperlin au bout d'une heure tombait de sommeil. Alors, tel un petit enfant qui veut rester malgré que l'homme de sable a passé, il s'affaissait et clignait des yeux, puis, dormant à moitié, il feignait

d'écouter. Tibéris qui connaissait cette comédie répétée à chaque veille, fermait le livre, et l'on se séparait pour aller dans sa chambre, se coucher pour de bon.

VIII

L'Ascension avait apporté la fête des grillons : des paysans étaient venus aux Cascines vendre ces insectes dans des cagettes de jonc, et les Florentins, dîner sur l'herbe, fraîchement renaissante, à l'ombre des arbres renouvelés par mai. Puis l'Ascension s'en était allée pour laisser place à la Pentecôte, et Tibéris prépara son retour. Mais auparavant, dans un petit voyage par monts et vaux en Toscane, il voulait montrer San-Geminiano à son camarade et revoir une dernière fois Sienne qu'il aimait.

Il fit donc ses visites d'adieux. Son départ définitif n'eut pas l'air d'être pris au sérieux : on lui disait au revoir, comme s'il s'agissait de vacances et que l'hiver dût le ramener ; quelques-uns même, lui prédirent qu'il leur reviendrait infailliblement. Mais Tibéris avec des rires et des protestations, se souvenait des souffrances de jadis ; et, tout en affirmant qu'il partait pour de bon, il se promit qu'il passerait sous le Pont-Vieux toutes les eaux du Casentin, avant qu'il ne revînt habiter les bords de l'Arno.

. . . .

Il fit aussi un tour de musée pour résumer tout ce que Florence lui avait fait sentir, et le termina par Saint-Marc et les Offices.

A Saint-Marc, dans les cellules du couvent jadis dominicain, dans les cellules blanches, où parlent une à une les petites fresques de l'Angelico, il admira encore la conception, la composition, le dessin et la couleur du maître-moine ; et plus que jamais l'opinion des gens

lui parut fausse. Celui que l'on traitait d'enlumineur, malgré ses enveloppements de figures dans la lumière, malgré son Annonciation rose, grise et blanche, délayée dans les reflets blancs d'un intérieur de cloître, était un bien grand coloriste.

Comme il sortait, le jardin de la cour le retint un instant. Sur le ciel bleu clair s'alternait tout un semis de nuages, qui ressemblaient à des paillettes d'un dentelé flou, presque égales. Les murs supérieurs du couvent s'y détachaient, crépis d'une belle couleur jaune d'or, avec les besants des Médicis qui faisaient saillie, incrustés sur un des pans ; et les petites fenêtres des cellules se répondaient par dessus la cour. Quatre séries d'arcades, surmontées par les tuiles creuses d'un avant-toit, reposaient sur des chapiteaux et des colonnes grises ; les briques rouges brillantes, qui pavaient les couloirs, faisaient ressortir le blanc des dalles funéraires. Sur les parois des promenoirs, s'étalaient,

joyeuses, les couleurs crues de peintures naïves du dix-septième siècle : elles servaient de cadre à deux Angelico : le Christ blond en pélerin reçu par les moines, et la fresque si belle, où saint Pierre martyr, le crâne saignant d'une plaie homicide, grave, de son doigt vertical posé sur sa bouche, évoque le silence de la règle. Comme jardin, sur un gazon pelucheux d'un vert doux et chaud, se mêlait en corbeilles le rose des roses de Bengale au bleu cendré des myosotis ; et les formes harmonieuses d'un grand cèdre laissaient entre les branches des trous, par lesquels le mur d'or, frappé du soleil, tachait l'arbre de découpures jaunes. Et c'était si reposant, qu'après avoir passé le tourniquet qui nous jette sur une place laide, avec des palmiers ratés, dans un square mesquin, Tibéris eut un regret pour ce coin de bonheur tranquille qu'enclôt l'ancien couvent.

Les Offices l'attendrirent encore davantage. Il les connaissait à fond, et y avait tant vécu, que c'était un

peu sa chose. Et puis, cette galerie, avec son aspect de planche d'un traité de perspective ancien, se liait à des souvenirs d'enfance. Autrefois, il y avait dans l'antichambre de son grand-père une série des merveilles du monde, estampes peintes à la main intitulées *Vues d'optique :* les ciels en étaient d'un bleu épais à la façon de ceux des tableaux d'histoire, les verdures dans le même ton que le verni des meubles de jardin, et des lavis roses y rappelaient la couleur des petits gâteaux glacés. Une d'elles, ayant comme légende: *Vue de la grande place d'armes à Florence*, représentait les Offices ; et ce fut sous l'impression de cette image que Tibéris lors de son arrivée considéra cet édifice. Il fut surpris, à la vérité, de n'y voir que des pierres et des stucages badigeonnés d'un brun monotone, quand, sur l'estampe, elles s'étaient revêtues, sous le pinceau de l'enlumineur, de coulées pistache et groseille invraisemblables ; mais il

reconnut quand même la galerie, et ne lui en garda pas rancune.

Il préférait son arrangement alterné, sans un ordre chronologique bien exact, dans des harmonies parfois étranges, à cette classification méthodique qu'on exige aujourd'hui dans les musées. Il y avait joui du soleil du matin donnant un éclat luisant aux ors des primitifs, par dessus les blancheurs crémeuses des sarcophages antiques ; et les tapisseries de haute lisse, à sujets héroïques, en des tons déteints bleu, vert et rouge sang caillé, faisant ressortir le marbre des sculptures grecques. Chaque salle y avait sa psychologie : la salle des *tondi* de Boticelli, ses tabourets de velours rouge, ses esthètes et ses sentimentales jeunes filles ; la *tribune*, son air vieillot, sa coupole incrustée de nacre, ses chefs-d'œuvre impitoyablement imposés, et ses statues polies ; la salle des antiques, froide et revêtue de marbre, comme un vestibule ; la salle de dessin, si attirante pour les recherches personnelles

de beauté ; et la salle dite du Baroccio, avec sa table ronde en mosaïque de marbre, dont la richesse attire l'admiration plus que les tableaux des murs. Il les aimait pour y avoir travaillé bien plus souvent que dans sa chambre, et connaissait le petit monde qui les habite, et, sans lequel, le grand musée serait mort. C'étaient les gardiens menant une existence tranquille dans ce cadre de chefs-d'œuvre passionnés, et leurs têtes galonnées, qu'on voit se hisser, pour surveiller par les œils de bœuf des portes vertes ; les copistes, pour la plupart pauvres, se pressent autour de la *Nativité* du Corrège ou reproduisent sur des ronds dorés, rehaussés de reliefs, tel des couvercles de boîtes à dragées, les anges du jugement dernier d'Angelico ; puis les visiteurs, familles énervées par la fatigue, courbées sur un guide, toute l'Allemagne en voyage de noce, des rapins français noyés dans le velours de leurs larges haut-de-chausses, les couples de soldats en guêtres blanches,

le regard morne ; et enfin, le pas rapide des inspecteurs ou du directeur arrêtant les chuchotements des gardiens groupés autour d'un brasero de cuivre.

. . . .

Et c'est pourquoi Tibéris fit cette ultime visite lentement : de salle en salle il accrochait des souvenirs. Là, c'était une petite Anglaise à laquelle il avait donné des conseils pour la copie d'un très gros Titien, en récompense de quoi, elle lui avait offert des biscuits. Là, certain lundi, il s'était réjoui de voir, au milieu d'un grand foufrou d'étoffe, les larges chapeaux de grandes jeunes filles se presser à l'entour du pliant d'une vieille demoiselle pour entendre un cours d'esthétique « *the mundy lession in gallery* ». Ailleurs, tel jour qu'il copiait un tableau pour en conserver les couleurs, le gardien l'avait engagé à recouvrir son travail après chaque séance, car le soir il y avait le chat « *chi cammina per tutti* ». Et Tibéris ne pouvait s'empêcher de sourire au souvenir de cette

bête, qui se promenait, une fois les portes closes, pour chasser les souris entre les retables et les lourds cadres florentins.

. . . .

Revenant sur ses pas, il couvrit d'un regard le Simone Martini somptueux et raffiné qui garde la porte, et sortit triste. Pour chasser ces pensées, il descendit, en sautant des quatre marches à la fois, le grand escalier, au scandale des gens raisonnables qui montaient accrochés à la rampe, et comme distraction il s'en fut aux Cascines.

Il n'y était retourné de quelque temps et les jardins s'étaient parés. L'herbe qui avait crû, était un tapis souple et fort se redressant sous le pied ; la lumière du soleil s'y accrochait en jour frisant, faisant miroiter chaque lance des feuilles, et les pelouses luisaient comme de l'argent, coupées par les lignes bleuâtres de l'ombre. Des bébés à foison se roulaient dans ces espaces moelleux faits comme exprès pour jouer ; et l'un, tout vêtu de rouge, enfoui jusqu'aux

chevilles dans le gazon, ressemblait, isolé des autres, à l'une de ces tulipes redevenues sauvages qui croissent à l'époque des blés verts, dans le Val d'Ema.

Tibéris retrouva son banc de l'hiver ; il dominait un de ces prés qu'il était permis de fouler. Du haut de sa grotte, il se plut à regarder cette allégresse qui débordait tellement chez les petits, qu'elle gagnait jusqu'aux bonnes en tabliers blancs, et les faisaient courir comme des fillettes entre les enfants.

Quelques jeunes gens en vacance, vinrent se coucher à l'ombre des arbres : ils mangèrent des oranges et jetèrent les écorces éclatantes au milieu du vert de l'herbe. Puis ils se mirent à galoper, à jouer entre eux, lestes comme de jeunes chevaux, et l'on se serait cru dans une palestre antique.

. . . .

Tibéris eut de la peine à quitter ce petit coin de terre. Il dit adieu. presque ému, au banc, et à la source.

Et les « vous nous reviendrez » des amis de Florence lui résonnaient aux oreilles, comme les mauvaises pensées d'une tentation.

IX

« — Tu sais, ce matin, en rentrant ? »

— Non, je ne sais pas — répondit Opperlin à Tibéris.

— Et bien, dans une ruelle isolée, il y avait des gosses qui s'amusaient... Un d'eux était couché sur le dos en croix de saint André, pendant qu'un autre dessinait sa silhouette sur les dalles, en suivant les contours avec un bout de charbon... Quand il eut fini, le gosse couché se leva d'un bond, et l'autre inscrivit le nom du modèle au milieu du circuit du dessin.. Cela faisait tout-à-fait l'ombre perdue, agrippée sur le sol, des contes du Nord... N'est-ce pas ?... Et

l'on parle de la décadence des races latines ! »

Ils se rendaient à Fiesole à la veille de leur départ. Leur conversation était intermittente, couverte de temps à autre par les grincements chantants des roues du tram aux tournants montueux. On passait sous des jardins en terrasses, bordés de haies de roses de Bengale, plantés d'iris en lignées, encombrés par l'accumulation des glycines. Le coucher du soleil empourprait le Val d'Arno. C'était le plein printemps.

« — Et Delvèque ? Il n'écrit pas ? Je ne sais rien de lui — demanda Opperlin.

— Delvèque ? C'est un lâcheur.

— Est-ce qu'il n'est plus ton ami ?

— Non, ce n'est pas tout à fait cela. Nous nous voyons encore..., même avec plaisir. Seulement il évolue, moi aussi, et nous n'évoluons pas dans le même cercle... comprends-tu ?... Alors si cela continue et si nous allons toujours divergeant, une fois ou l'autre,

nous ne pourrons plus nous voir. Tiens, il fait un travail sur Madame de Staël et.....

— Comment il n'est plus peintre ?

— Mais non, tu ne sais pas ?... Il fait des lettres et veut être professeur.

— Oh !

— Voilà... Et puis c'est dommage quand même... Tu te rappelles Delvèque. Un goût que rien ne pouvait tromper, une âme peut-être un peu trop féminine, une admirable machine à sentir... Je ne sais pas ce qui s'est passé : peut-être est-ce le manque d'énergie pour s'attaquer à la matière ? La crainte de la condition un peu ouvrière du peintre a-t-elle offusqué sa distinction qui est presque du dandysme ?..... Il prépare une licence en lettres... Naturellement, lié par ce programme de l'Université, il s'est assimilé Renan, Taine ! Monsieur Taine !... Non, je t'assure que quand j'ai appris cela — il me le cachait — j'ai eu besoin de toute ma charité chrétienne pour ne pas rompre avec lui...

C'est un grand crève-cœur pour moi... Il est vrai qu'il ne recherche le professorat qu'afin d'avoir une carrière assurée qui lui permette d'écrire ; seulement cette éducation universitaire est fatale, elle glace le sang et corrompt le goût..., non, je préférerais le voir employé dans les bureaux de l'Hôtel-de-Ville, comme Huysmans ou Verlaine l'étaient au ministère. On a sa petite besogne, sa paye, et on ne s'y aliène pas le jugement.., moi qui comptais sur lui pour produire le peintre de mes rêves. »

. . . .

A Fiesole, où la nuit les avait rejoints, ils s'installèrent sous une tonnelle : un falot éclairait le vert des feuilles qui découpaient leurs formes échancrées sur d'autres feuilles obscures.

Le dîner fut tout italien : aux fraises qui sentaient les sous-bois, Opperlin proposa de lire à haute voix : « Mais d'abord il faudrait boire, avec ce siphon que tu as là, c'est impossible.

— Lis donc... Tu sais bien que

je peux imaginer. La poésie du lieu aidant, mon siphon azuré devient une amphore pointue et mon verre à pied une patère repoussée ou un gobelet d'argent.

— Tais-toi. Ecoute. »

Et il lut dans l'ode à Delius, ces vers cités par Fénelon comme si parfaits pour décrire la nature :

« Quo pinus ingens albaque populus
» Umbram hospitalem consociare amant
» Ramis ? quid obliquo laborat,
» Lympha fugax trepidare rivo ?
» Huc vina. . . . .

Et pendant que l'ode se dessinait scandée, faisant image, au milieu des effluves de glycines montant d'en bas, un énorme paon de nuit, ocellé et zébré, aux ailes grosses comme celles d'un moineau, vint voleter maladroitement à la lanterne clignotante, s'accrochant avec des froufrous aux feuillages du berceau......

« Si nous écrivions à Delvèque dit soudain Tibéris... Je prends une carte blanche ; les cartes illustrées gâtent tout : ce soir il ne faut

pas profaner l'impression. » Et sur la carte que lui tendit le garçon, il se mit à tracer à la japonaise une toge avec une tête couronnée d'ache, et des vignes décoratives encadrèrent la carte.

« Oh ! mais c'est magnifique...! — dit Opperlin — commence, en latin, naturellement.

— Naturellement !... C'est rouillé, ce ressort-là chez moi. Je n'ai pas l'entraînement d'une correspondance latine à soutenir avec un oncle humaniste, moi. »

Opperlin reprit la carte et y écrivit une épigramme tramée des motifs — le style le demandait — amitié, libation, et roses. Puis ils payèrent leur note et se mirent en route.

L'heure des tramways était passée ; ils revinrent à pied. Opperlin ne le fit pas sans peur et Tibéris non plus: tous deux avaient entendu parler d'attaques nocturnes dans la banlieue. Ils n'en dirent rien ; mais la conversation roula sur les mauvaises rencontres. Ils marchaient au centre de la route, et comme des

gaillards résolus, faisaient frapper leurs pieds entre l'écho des murs.

« Mais... mais — dit Tibéris inquiet. Il voyait des drôles de lumières scintiller dans les haies — ah mais ! ce sont les lucioles ! c'est la saison, le milieu de mai. »

Sur la route une fusée s'allumait en ligne courbe ; puis s'arrêtait au-dessus de leur tête, reprenait plus loin, et, parabole interrompue, disparaissait sous des rameaux d'oliviers.

Et dans les jardins, sur le haut, de nouvelles petites lumières clignaient, remplissant l'espace qu'on devinait entre les troncs des arbres. Et c'étaient les pétillements d'une mer phosphorescente, transportée sur terre ferme au versant des collines.

Ce plaisir nouveau les réjouit comme des enfants ; mais ils le savourèrent en poètes.

De vingt pas en vingt pas, des accacias en fleurs, les enivraient, leur jetant des bouffées d'odeur forte.

Des susurrements de grenouilles couraient dans les lointains.

. . . .

Une fois en ville, fatigués, ils s'assirent sous les arcs d'un café : un mandoliniste passionné et maigre chantait des chansons de *pie di grotta.* Ils prirent des glaces en écoutant des airs langoureux et sentimentaux, d'où s'échappaient, de temps à autre, des accents de mélancolie ou de tendresse où n'atteignent jamais les romances françaises.

« Tu es bête de partir — dit Opperlin à Tibéris qui songeait.

— C'est vrai que je suis bête... mais il faut, sans cela, je vais prendre racine en Italie.

— Mais pourquoi partir ?

— Pour n'avoir pas de déception en rentrant, afin que mon retour compense ce que j'ai souffert ici.

— Ah ! tu parles toujours de ce que tu souffres ; c'est impossible de dire toujours la même chose... tiens, il te faut boire décidément ; je vais commander du chianti.

—Pas de blagues, Manfred ; si

je songe, c'est parce que j'ai énormément joui ce soir, et cela me donne à penser. »

Ils rentrèrent par les ruelles embrouillées, désertes à dix heures, du centre de Florence..... Les chapelles illuminées éclairaient les carrefours de leurs lampes alignées ; des chiffonniers exploraient les ruisseaux avec des lampes de forme antique ; à la place Saint-Laurent, un quart de vieille lune, tardivement levée, s'en vint bleuir la face du Médicis des bandes noires, assis, vêtu à l'antique avec sa barbe de Flavien.

Ils entrèrent dans leur palais à portique massif, et disparurent dans l'escalier de pierre aussi noir qu'un souterrain.

X

Il est, à San-Geminiano, sur le devant de la collégiale, un escalier bordé d'une rampe de pierre pleine.

Sur ce parapet incliné, couchés en ligne droite l'un au-dessus de l'autre, Opperlin et Tibéris le nez aux étoiles, s'oubliaient dans l'étendue du firmament constellé. Les tours, cernant la place, montaient en perspective, plus minces au faîte ; sur leurs sommets, à travers le vide et la nuit, se répondaient des hulottes.

La journée s'était passée tout entière sur les routes.

De Poggibionsi, au sortir du wagon, ils étaient allés au monastère de San-Lucchese voir des œuvres d'art peu connues. Il avait fait chaud : un ciel orageux, modelé de nuages massifs noir intense et gris violacé, crépitait sans cesse, très haut, sur leurs têtes. En longeant un château-fort demantelé, Opperlin avait fourré sa tête dans chaque trou des murailles.

Au couvent de San-Lucchese, il y avait dans l'église un retable en terre cuite, chef-d'œuvre d'un sculpteur ignoré : malgré quatre siècles, le rire des émaux polychromes y demeurait intact ; et sur

leur surface bossuée, les têtes de la Vierge et des anges abondaient en grâce. Les fresques du réfectoire, et la façon dont elles étaient comprises charmèrent Tibéris ; elles représentaient dans un paysage poétique, les traduisant pour tous, les pages de l'Evangile sur la multiplication des pains.

De là, ils coupèrent la vallée de l'Elsa. La rivière faisait des S, coulant dans des verdures opulentes et des entrelacs de branches, où pesaient de lourdes feuilles. Marchant comme des éclaireurs, en ligne droite, ils passaient les haies et franchirent à la dérobée les talus d'une ligne ferrée. L'orage menaçait toujours ; les nuages d'un noir terrifiant laissaient, dans un liseré rose, quelques trous de ciel vert.

Deux autres vallées suivirent ; sur les collines qu'ils gravissaient lentement, des granges et des hangars à colonnes de pierres sèches alternaient avec des villas. De la troisième crête, ils découvrirent la route à rejoindre.

Un chemin taillé dans une roche

rousse qui s'effritait en poudre, descendait rapide. Tibéris pour dégourdir Opperlin, l'y fit dévaler en courant ; lui-même lancé, comme une bête avec des bonds qui croissaient en vitesse, dépassa son camarade : ils entendaient avec joie retentir leurs sauts comme un galop sur la terre ; au pied d'un arbre, à la lisière de la route, ils s'abattirent, les semelles brûlantes.

Ils stationnèrent là longuement : des vignes s'enlaçaient collées par des liens d'osier contre des arbustes, émergeant de la caresse d'une avoine vert tendre, piquée de coquelicots rutilants.

A la nouvelle étape, la silhouette de San-Geminiano leur apparut fantastique avec ses tours inégales hérissant une hauteur. Ils la perdirent en tournant derrière une élévation, puis la retrouvèrent plus loin : mais ce ne fût qu'au soir qu'ils passèrent les portes gothiques de la ville.

Tibéris y connaissait une auberge du Lion blanc ; ils y furent logés dans un appartement de trois pièces

de hauteurs inégales ; des poutres passées à la chaux y étayaient les plafonds. Avant souper, ils purent encore aller voir les deux compositions si parfaites de Ghirlandaio, et les fresques de Gozzoli leur donnèrent quelques minutes de bonheur.

Ayant mangé, ils reprirent la Grand'rue ; des jeunes filles se tenant par le bras, en bandes, se promenaient à la brune : et sur les escaliers de la collégiale, ils s'allongèrent pour délasser leurs membres fatigués de la marche.

. . . .

Au lendemain, vers quatre heures, Opperlin éveillé par le soleil, mit le nez à la fenêtre et fut émerveillé : de la brume couvrait les vallées, cernant les collines comme les bras ramifiés d'un fleuve immense ; la lumière de l'astre levant y coulait en rose ; les dômes des hauteurs émergeaient comme des taupinières. Sur un mur fleur de pêcher se détachait en bleu clair l'ombre d'une branche.

Opperlin vint secouer son ami et Tibéris fut traîné à la fenêtre ; il tombait de sommeil ; il jeta un coup d'œil et retourna au lit.

A huit heures cependant ils étaient en marche. Sur un pont, ils virent un joli groupe à vol d'oiseau : des lavandières chantaient des mélopées le long du courant entre des peupliers élégiaques aux écorces blanches. La marche rappela aux jeunes gens des souvenirs militaires.

« Tu étais heureux à la caserne ; hein Manfred ? Cela devait t'aller.

— Oh oui, vois-tu ces assauts à la baïonnette, c'est quelque chose... puis cette ligne toute en fer et en feu.

— Oui, je connais ; seulement cela manque d'imprévu... On pourrait trouver quelque chose de plus épique et surtout de moins fatiguant. Tu sais, ces assauts avec ce sac déplorablement lourd ! A la fin, quand on se jette à terre, le cœur bat comme les trépidations d'une automobile, l'haleine court désordonnée, on a des points par-

tout et l'on se demande si l'on pourra vivre encore.

— Mais enfin quand même... c'est enthousiasmant... Il n'y a qu'une seule chose désagréable.

— Qu'une seule ?

— Oui, dans les lignes de tirailleurs, aux haltes, celui qui était à gauche était dans un endroit sec, celui qui était à droite aussi à un endroit sec ; et moi je ne trouvais que de l'eau et de la boue pour m'allonger... Et quand je me relevais, j'étais tout plein de saleté... et les autres ils disaient : « Voilà encore Opperlin tout dégoûtant », et tous se moquaient de moi.

Tibéris rit. La région, haut située se froissait en vallonnements puissants, et la terre crevait les prairies d'échancrures rouges. Ils remarquèrent au fond d'un cirque à croupe molle, revêtu de champs de trèfles roses, le carré vert poudré de brun d'un petit marécage qui trahissait de l'eau.

Plus loin, ils descendirent un chemin encaissé sous des rameaux croisés ; le passage d'une rivière à

gué les divertit ; ils se frayèrent une trouée dans les halliers compacts de la berge.

On fit halte pour déjeûner à Colle di Val d'Elsa, petite ville mi-suspendue, mi-écrasée, au bas d'une éminence, où sur des vestiges de fortification s'accrochaient en terrasse des tonnelles et des jardinets.

L'après-midi, le pays se renouvela. Ils suivirent entre des avoines la ligne droite d'une longue route. A distance, une montagne verte et bleue, mouchetée de sapins, les suivait ; les troncs d'éclatants peupliers, riches de leurs larges feuilles vert foncé, dépassaient l'horizon vague des céréales. A leur droite, sortirent d'entre des chênes verts, les arcs cintrés d'une abbaye romane, double évocation de l'antiquité et du moyen âge romanesque.

Au bout de la route, au flanc d'une colline, grimpait un chemin entre des murs et des oliviers ; une muraille percée d'une porte festonnait la crète. Et l'on aurait dit, voyant le rond de cette ouverture

coupée net dans le ciel, un vantail fait de porcelaine de chine en bleu.

Pris de fatigue, ils s'étendirent à terre ; leurs yeux levés n'avaient comme champ de vue qu'un ciel de lin très limpide, où s'ébauchait, blanche, une lune en décroît. La quiétude du repos leur fut un délice : Tibéris aurait voulu être désincarné pour s'évaporer tout âme dans cet azur ; mais Opperlin, pris du souvenir du poète, vivait l'arrivée sur le sommet de la montagne d'expiation, dans les campagnes de joie propices aux visions, où l'on pressent la Béatrice.

Dans cet oubli des choses, Tibéris gardait cependant la notion du temps, et reprenant sa volonté il fit lever son camarade.

De curieuses bornes en volutes cotoyèrent à l'improviste la route. Les deux jeunes gens s'en intriguèrent, puis comprirent : c'était le message avant-coureur d'une villa princière qui cachait sa magnificence dans le désert des bois. Une rampe y montait entre deux lignes de cyprès ; des bancs de

marbre appuyés au portail faisaient l'aumône de leur siège aux voyageurs. Cet apparat de conte de fée les émerveilla : Tibéris pensa à la Belle au Bois dormant, et Opperlin à Dornroeschen.

A l'entour, une immense forêt couvrait de ses chênes le terrain montueux. Des clairières la parsemaient, où, parmi des bruyères, le sol blanchâtre perçait entre les touffes grises des buissons. Sur les talus ils cueillirent des genêts, des cyclamens, et des digitales. Tibéris, de temps à autre, respirait une églantine rose et laissait sa fatigue dans la coupe au parfum frais de cette fleur.

Puis la forêt s'effaçant fut remplacée par une plaine cultivée mais déserte. Sur les sommets environnants des fermes faites comme des forteresses, semblaient garder cette étendue. On prévit bientôt Sienne aux villas qui se multipliaient ; elles étaient pour la plupart antiques et portaient toutes la marque d'une individualité. Par place, il y avait des échappées ra-

pides sur des vallées très bleues, lointaines. La terre devenait de plus en plus rouge.

Enfin la ville fut en vue ; elle leur apparut enfoncée derrière une colline qu'elle dépassait de ses coupoles et de ses campaniles.

Et telle Pinturicchio l'avait dû voir, quand il la représenta, comme fond d'une des fresques de la vie d'Aeneas Silvius, issant d'entre les courbes d'un groupe d'arbres stylisés.

DEUXIÈME PARTIE

La nostalgie est le regret du pays natal : aux rives du Tibre on a aussi le mal du pays, *mais il produit un effet opposé à son effet accoutumé : on est saisi de l'amour des solitudes et du dégoût de la patrie.*

Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe.*

XIV

Tibéris qui connaissait Sienne y resta peu. Il désirait seulement revoir la cathédrale aux zônes noires et blanches, et nager dans l'eau transparente de la piscine alimentée par Fonte-Branda, ce carré cristallin qu'on voit accoté au tertre vert, surmonté des briques roses de San-Dominico. Après quoi laissant Opperlin dans cette ville, où

il doit faire bon vivre, il partit pour Genève par le Gothard et Lucerne.

Il s'était endormi dans l'express Milan-Berlin, curieux du lendemain et de ses paysages qui devaient, sans transition, tant différer de ceux d'Italie. Mais il s'éveilla au milieu de la nuit ; au-dessus d'un lac, une chose immense et noire bouchait l'horizon ; il l'aurait prise pour un nuage, sans une lumière qui en marquait la mi-hauteur : c'était une de ces grandes montagnes presque verticales dont il avait perdu l'habitude entre les collines de Toscane. Puis, au petit jour,le paysage n'eut plus rien d'Italien ; le wagon courait dans la région des lacs de la Suisse centrale : des lambeaux de mousseline brumeuse s'abattaient en des vergers très verts, et des tunnels successifs cachaient et découvraient des pans de lac laiteux. Au changement de ligne, il monta en troisième classe dans une longue voiture luisante et propre. Le parcours qu'il suivait traversait jusqu'à Berne les vallées

basses de l'Entlibuch. Ces collines herbeuses aux sommets garnis de sapins, ces chalets intimes avec leurs multiples fenêtres serrées comme les cellules d'un rayon de miel, lui parurent sans intérêt ; et la vue de ces contrées, de ces ciels blanchâtres et de ces verts gras, lui apportèrent sa première désillusion. D'autre part, il manquait à sa joie d'arriver ce bonheur qui donne des frissons au passage des frontières, qui émeut à la vue du pays et qui fait tressaillir les entrailles à l'approche de l'endroit natal. Il s'aperçut avec appréhension de ce vide, mais s'en rassura en pensant que son nationalisme suisse s'était concentré dans un patriotisme local. Débarrassé de cette obsession, il regarda le pays avec indifférence, comme si de la portière, il assistait au venir, au courir et à la fuite de sites étrangers. Il dit quelques paroles en allemand, à un vieux bernois, dont la tête rasée ressemblait à celle d'un paysan d'estampe ; puis s'entretint en français avec un instituteur du

canton de Vaud, aimable et serein, au teint rouge, à la moustache en brosse ; mais, il ne trouve ni chez l'un ni chez l'autre, le plaisir qu'il ressentit à renseigner en Italien, un ouvrier émigrant, mal vêtu et malpropre, terrassier Piémontais cherchant de l'embauche.

Sur un point de la voie, dans les rides d'un pays rayé de sapins bleus et verdâtres, il aperçut le point sanglant d'un drapeau fédéral et ne vibra point : ce symbole était-il mort pour lui ? Il admira toutefois l'accord de cette couleur franche avec les teintes dominantes des paysages suisses.

A Genève, il débarqua sans la joie profonde et presque enivrante qu'il avait connue jadis ; il consigna ses bagages, et descendit tout bêtement les escaliers de la gare, comme s'il venait de Lausanne en permission militaire : cette impression le déconcerta.

En se rendant au bateau, il compara cette arrivée à son premier retour de l'étranger, après un mois et demi d'absence. Il venait

d'Allemagne passer les fêtes à la maison ; c'était en décembre. Entre Nyon et Genève, il avait ouvert toute grande la portière du wagon, tant il était heureux de respirer voluptueusement les senteurs du terroir. Par les rues de la ville, les moindres détails l'avaient ému, et le loquet qu'il retrouva sur la porte de l'appartement, lui avait paru un objet aimé qui manquait dans l'exil.....

Qu'était-il donc advenu pour que tout eût tant changé ?

. . . .

Dans le bateau, il prit sa place à l'écart pour éviter les questions fastidieuses de quelque connaissance. Le lac, très cendré, le coteau de Cologny sans beauté dans la ligne, et le ciel vraiment par trop décoloré ne correspondaient plus aux rêves qu'en Italie lui suscitait le mal du pays, quand, dans les visions nostalgiques, le lac et le ciel faisaient des harmonies exquises de roses et de gris à la Corot ; quand des côteaux vert tendre, jaillissaient en jets papillotants les peupliers

déliés, dans une atmosphère veloutée de fumée mauve, légère.

Cependant tout heureux de revoir sa mère, il n'approfondit pas cette impression ; le châlet de Madame Tibéris pointait avec ses poutres de bois rouge et son toit couvert d'ardoises ; et les taches serrées de roses, qu'il voyait de loin étreindre la maisonnette, ne pouvaient être pour l'enfant prodigue que des signes de fête.

XV

C'était à la première entrevue de Delvèque et de Tibéris après le retour de ce dernier. L'un couché sur un long sopha turc, l'autre assis sur la table, ils bavardaient, et dans leur conversation qui ne s'attardait guère sur un même sujet, ils contaient, plaisantaient, discutaient, riaient, et faisaient échange de sensations.

« As-tu vu cette affiche ? — dit Tibéris au milieu d'un entretien sur la politique locale. — Un grenadier à favoris fait la sentinelle en regard des grandes barques arrivant du bout d'un lac outremer clair..., il y a encore une foule en costume de la mère Angot, puis des tas de drapeaux genevois et suisses.

— Oui ; tu as lu la légende, n'est-ce pas ?

— Si je ne me trompe : les Suisses célébreront le 1er juin la réunion de Genève à la Confédération.

— Bien, as-tu compris ?

— Non.

— Je m'en doutais : de 1814 à 1900, cela ne fait ni vingt-cinq, ni cinquante, ni soixante-quinze ans. Et tout le monde se demande pourquoi cette fête, d'habitude si modeste qu'elle passe inaperçue, doit se célébrer avec tant d'embarras... ...Du reste, moi-même, je ne sais que répondre... Quelques-uns disent que c'est en l'honneur de la première année du siècle... Enfin, il y aura un simulacre historique : débarquement des députés fédé-

raux, réception par des syndics en costume du temps, section de vieux grenadiers rendant les honneurs...

— Et naturellement, la fête de nuit classique ?

— Oui.

— Bien.

— Cela ne t'intéresse pas toi... Tu es si peu patriote que je gagerais que tu ne descendras pas même en ville.

— Non au contraire, je ne veux pas poser comme ces petits jeunes gens, qui, pour avoir passé une année à l'étranger, disent que tout est petite ville et laid chez eux. Je ne suis pas non plus de ceux qui croient de très bon ton et très moderne de n'avoir plus de patriotisme.

— Alors tu iras. Veux-tu que nous voyons cela ensemble ?

— C'est une bonne idée, volontiers.

Et la conversation reprit sur un autre sujet.

Le 1er juin, Tibéris prit de bonne heure le bateau pour Genève ; la

chaleur était étouffante, et l'air, quoique pur, très lourd.

Cette manifestation historique devait lui permettre d'éprouver son patriotisme. Ses souvenirs pouvaient le convaincre : les fêtes de ce genre, tant *festspiele* que tirs fédéraux, l'avaient autrefois secoué d'élans d'enthousiasme dont s'était nourri son amour du pays. Il s'agissait donc aujourd'hui d'analyser en lui la fibre patriotique, de voir si elle subsistait sainement, et d'expérimenter dans ce domaine, si les mêmes motifs pouvaient produire à quelques années de distance des effets identiques. Mais, en dépit de la bonne volonté de Tibéris, cette expérience devait être vaine, car l'examen rationnel de l'émotion devait, si elle se produisait, la tuer à sa naissance : il oubliait que le patriotisme est un sentiment encore plus spontané que l'affection, et qu'il faut, pour le ressentir, s'y abandonner.

Le long du lac, les campagnes riveraines étaient si joliment pavoisées, que Tibéris en fut charmé.

Certes ce n'était pas les tapis d'Orient sur les balustres, les arcs de triomphes à figures mythologiques, les stucages enluminés et dorés, et les oriflammes effilées de nuances délicates des fêtes anciennes ; ni même encore, les gobelins déployés sur les façades, les reposoirs tout en fleurs, et les arbustes coupés pour orner les seuils, de la Fête-Dieu en pays chrétien ; mais le pavoisement était ordonné d'une manière intelligente et ses effets décoratifs. On avait fait jouer l'ornement avec le paysage : par exemple, un mur tapissé au naturel d'un lierre brillant, servait de fond à trois drapeaux carrés — le premier rouge, le second rouge et jaune, et le troisième flambé des deux couleurs, qui rayonnaient à l'antique ; — sur une terrasse entièrement tendue de rouge, s'alignaient les découpures blanches d'une série de croix alésées ; une esplanade était drapée de bandes horizontales rouges, jaunes et blanches ; et plus loin, tout au bord du lac, à mi-hauteur d'un haut peuplier, un immense

étendard fédéral était suspendu comme un rideau devant le feuillage : la pourpre somptueuse contrastait avec la frondaison de l'arbre, et sur l'eau miroitante, saignaient en traînées, les reflets du grand voile.

Et par tout le coteau, les mêmes blancs, les mêmes rouges, les mêmes jaunes étaient épars sur les verts frais des gazons et sur les verts bleus des feuilles.

Et sur toute la ville, les mêmes couleurs flottaient à foison.

On les voyait en énormes bannières dominer la cathédrale ; on les voyait en étoffes légères frissonner aux fenêtres ; on les voyait en banderolles sur les perches bariolées, flamber au vent, le long des quais.

Et grâce à elles, il volait dans les rues et sur les places des souffles de joies: car il s'exhalait d'elles des odeurs de fêtes.

. . . .

Tibéris, après avoir rencontré Delvèque, héla un cocher.

« A l'heure. Vous vous mettrez à

un endroit commode pour bien voir le cortège.

— Très bien, m'sieu... mais il y a du temps... Si m'sieu veut, il y a les forces motrices à voir ; c'est très intéressant et pas bien loin.

— Non, non, — et se tournant vers son ami — sais-tu ? A Florence, malgré tout ce que je faisais pour paraître italien, on ne cessait de me proposer des voitures comme à un étranger. Ici, le cocher me croit un touriste et veut me faire voir les turbines.

— C'est drôle, répondit Delvèque.

— Mais non. Où serai-je donc autochthone ?

— Nulle part, tu n'as pas une tête à cela. »

Déjà la foule se tassait aux trottoirs, et les rues s'encombraient. La voiture fit halte à l'embranchement de deux grands artères, d'où l'on devait voir le cortège arriver en enfilade, puis passer de profil.

La rue était bordée, ainsi que par deux coulisses, à gauche d'une vieille tour très remaniée, plaquée

d'une enseigne de marchand de pianos, à droite de maisons basses fuyant en perspective : les nombreuses marches d'un perron dégringolaient de la tour, et le Salève, entre des marronniers, faisait un fond que découpaient en tranches des séries de fils électriques. Les fenêtres, tout ornées, regorgeaient de monde à faire éclater leurs embrasures et sauter leurs garde-fous ; et la foule pressée remontait les escaliers que dominait la tour. L'accumulation des parasols imitait la tortue romaine ; les chapeaux de paille abondaient ; aux habits des hommes, aux blouses claires des femmes, flamboyaient des cocardes : sur le devant, un enfant, la tête auréolée d'un immense canotier, se penchait pour voir dans l'interstice des corps.

Au grouillement concentré des ombrelles, Tibéris sentit venir le cortège et guetta l'émotion dans l'attente qui jaillit du remuement des foules. Une section de guides, sabre au clair, se balançait ; les petits panaches blancs dépassaient

les têtes et les chevaux se dandinaient devant l'écartement des groupes. On entendit battre les caisses, et les syndics, vêtus de noir, coiffés de hauts bicornes, apparurent. Les tambours en vestes bleues — d'un bleu d'enseigne peinte à la détrempe — sentaient le neuf comme au théâtre ; et les syndics appelaient, par leur tête moderne et leur façon de marcher, les pardessus, le parapluie et l'échancrure empesée de la chemise blanche. Un corps de grenadiers en vrais costumes anciens provenant d'aïeux authentiques, releva il est vrai cet anachronisme ; mais les sociétés qui suivaient, leurs musiques chevauchant l'une sur l'autre, leurs bannières multiples aux hampes de laiton achevèrent d'abîmer les impressions de Tibéris.

Cependant, sur deux files bordant la rue, s'avançaient les étudiants ; leurs vestes noires à brandebourgs tranchaient sur le blanc des culottes collantes. Dans cet attirail romantique de jeunes libéraux d'antan, casquettes blanches, vertes

et bleues, larges écharpes de soie, cornes de bœufs remplies de fleurs, ils plurent à Tibéris. Il aimait, malgré leur origine germaine, ces mœurs bizarres, et cette jeunesse, toute sûre d'elle-même, lui paraissait digne de vivre.

Mais ce fut tout : les drapeaux en mouchoirs fixés à un piolet des clubs alpins, les guidons des cyclistes, les sociétés de secours mutuels se succédaient, bannières sur bannières surpassant les chapeaux de paille.

Tibéris en eut assez et Delvèque s'ennuyait ; ils firent tourner bride au cocher pour aller regarder l'arrivée des barques.

Comme la fête devait se terminer dans un parc au bord du lac, ils renvoyèrent la voiture et se postèrent sur une terrasse à l'encoignure du jardin. De là, par un arc dentelé, très noir de son contraste avec le ciel clair, formé par les troncs et les feuillages de deux platanes, on voyait s'éloigner l'eau jusqu'à l'autre rive vers la bande violette du Jura. De gros nuages, lourds

d'ébullition, s'arrondissaient en coupoles dans l'air surchauffé. Sur le lac, des amas de petits bateaux tournoyaient : les rames s'élevaient en cadence, et les yachts aux voiles blanches viraient, inclinés et gracieux. Plus loin trois vapeurs rangés en ligne, comme s'ils appartenaient à quelque escadre, servaient de tribunes avancées pour des spectateurs privilégiés. Mais aux horizons, se distinguaient les barques de fête, qui s'annonçaient un peu grêles, les antennes pliées.

Cependant, la petite terrasse devenait exigüe pour la foule ; sous la pesée des corps trop lourds, un banc s'effondra ; on apportait des échelles pour grimper sur les arbres. Delvèque après avoir cédé sa place à une dame, enviait ceux qui, assis sur le mur du quai, ou même debout dans la poussière de la route, étaient à l'ombre ; Tibéris éprouvait, au lieu du patriotisme tant désiré, un énervement que la chaleur autant que la pression, ne faisaient qu'augmenter.

L'accostage des barques fit dis-

traction à cette fatigue. Quand la première arriva, marchant comme sans aide, remorquée invisiblement par le flanc, Tibéris fut dans l'admiration : majestueuse, surélevée d'un pavillon improvisé, elle faisait penser, sous ses ornements et son lierre, au bateau de Tilsit qui réunit sur l'Elbe les deux empereurs. Puis après la réception, qui, cachée par des arbres, avait échappé aux spectateurs de la terrasse, les barques vides, très belles, repassèrent une à une entre les rangées des platanes : leurs coques noires anciennes, bordées de blanc, disparaissaient enguirlandées sous les étoffes qui descendaient par dessur les sabords : telles des reines de théâtre après la comédie, elles allaient se dépouiller de leurs pourpres et de leurs falbalas, pour reparaître barques de transport et passer chaque jour le lac, rasant l'eau sur toute sa surface de leurs longues ailes de tourterelles.

Cependant, le cortège augmenté des députés cantonaux, défilait par les allées tortueuses du parc, et

Tibéris et Delvèque se rendirent au buffet. Les oripeaux des tambours s'y mêlaient aux vrais uniformes et les habits noirs suivaient des maillots de gymnastes : les glaces très demandées arrivaient très lentement, et la chaleur ne diminuait pas. Tibéris eut assez de cette bousculade, il quitta Delvèque pour rentrer chez lui. Au sortir du parc, comme il jetait un regard en arrière, il se souvint d'autres fêtes, et dans son dégoût des démocraties, il préféra comme cérémonial la pompe des cortèges royaux ou les messes de la cour pontificale.

. . . .

Plus tard, dans sa chambre, après avoir jeté en l'air son col et ses manchettes, il tenta de se rassembler. Mais son esprit anéanti refusait de se livrer à l'analyse : à part quelques jolis coups d'œil, il n'avait de souvenir que pour la foule, la poussière, l'attente et la suffocation... Et sous l'impression d'une tentative manquée, il descendit à table, heureux d'aller souper,

XVI

Cette déconvenue ne gâta pas l'agrément des premiers jours que Tibéris passa chez sa mère. Mais quelques semaines plus tard, ayant joui de tous les charmes du retour aux vieilles habitudes, il s'aperçut que l'intervalle entre les repas devenait long. A son insu, dans le désœuvrement, le spleen l'envahissait. Pour éviter les « Vous êtes de retour — Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu par là — C'est beau l'Italie, hein veinard ? — Qu'est-ce qu'on dit de neuf ? — Et ces études ? » —, il ne voyait personne. Et le lac l'ennuyait tant, que le dégoût lui montait aux lèvres, d'avoir chaque après-midi, sous les yeux ce plateau d'étain luisant qui remplissait l'air d'une humidité lourde, tandis que le Jura blanchâtre fuyait en ligne droite jusqu'au Fort de l'Ecluse.

. . . .

Un jour, dans son courrier, il trouva une lettre avec le cachet du département militaire ; son capitaine le convoquait à une réunion pour recevoir les ordres concernant les manœuvres prochaines, et bien qu'il songeât à se faire dispenser de ce temps de service, il se rendit à cet appel. Comme il descendait en ville, il rencontra Delvèque.

« Tiens ! toi à Genève ; qu'est-ce que tu fais ?

— Pour le moment rien ; mais pour ce soir j'ai la séance du capitaine de Rochemont.

— Ah ! c'est vrai, tu es de la III du 13 ; nous dans la II nous l'avons eue mardi.

— A quelle heure eûtes-vous fini ?

— Vers les dix heures.

— Bon, c'est amusant, je n'ai des trams que jusqu'à huit heures.

— Téléphone chez toi et couche en ville...

— Oui c'est vrai, et toi où vas-tu ?

— Travailler.

— Va donc.

— Mais oui, ...j'ai mon étude sur l'influence de Madame de Staël sur le cosmopolitisme littéraire, et...

— Est-ce sérieux — s'exclama Tibéris ! Et s'arrêtant, il fouilla de son regard les yeux gris bleutés de son ami. Voyons toi un artiste, un fils d'artiste, en littérature tu dois être un créateur ! ...Peiner sur un travail de rond-de-cuir littéraire ! Mais tu déroges !

— On ne peut pas parler avec toi ; c'est un sujet plein d'attrait. Il est lié à l'évolution...

— Et d'un intérêt capital pour le développement de la conscience humaine... Vois-tu... Tu me fais penser à l'Italie moderne qui fait de la sociologie et de la criminalité... Fais attention ! Tu te moisis ici.

— Tibéris !

— Tu m'agaces ! » En effet, Tibéris s'indignait de constater, une fois de plus, que cette constitution d'artiste s'exsanguait sur des travaux de candidat au baccalauréat,

sur des essais déjà vides par leur titre prétentieux...

Ils marchèrent un instant, silencieux. Sur un mur épaissi d'une forte couche d'affiches, un petit rectangle rose collé comme une pièce à un habit attira les yeux de Tibéris. Il y lut :

« *L'hypothèse Dieu.* »

Conférence contradictoire par Sébastien Faure.

« Ils sont décidément incorrigibles à Genève ! »,s'écria-t-il.Car ces conférences continuelles, infestant Genève de leur haine contre le catholicisme, l'exaspéraient ; il lacéra l'affiche de sa canne. Mais Delvèque qui pensait à se justifier ne fit même pas attention à cet acte. A la croisée du boulevard et d'une route, ils s'arrêtèrent.

« Au revoir, je rentre » — dit Delvèque.

— Au revoir, répondit brusquement Tibéris, et au lieu que de l'accompagner, comme de coutume, il lui tourna le dos, tout en faisant des

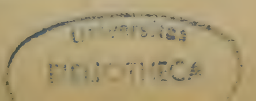
petits gestes de tête saccadés en signe de mécontentement. Quant à Delvèque, il s'éloigna, sa serviette serrée sous le bras, le regard visant la ligne d'horizon : il marchait en traînant les pieds et pensait :

« Pourquoi m'en veut-il ? ...Je ne lui ai jamais fait de mal. Il me gronde toujours, et quand je lui réponds, il se fâche. Il est injuste ; n'ai-je pas le droit de m'intéresser à quelque chose ?

...Pourtant je suis le même ami qu'autrefois. Je suis toujours à ses ordres quand il me demande un service... Il doit y avoir quelque chose de rompu entre nous. Il m'échappait parfois auparavant : incompréhensible quand on cherchait à le pénétrer ; pirouettant dans une réponse railleuse, fantasque ou déconcertante, quand on s'y attendait le moins.

Mais maintenant cela devient extrême. Que faire pour le reprendre ?

Au fond, il me méprise. Est-il devenu supérieur là-bas ? Mais moi



aussi ; j'ai une âme d'artiste, je sais jouir...

Il se moque de mes études ; pourquoi ? ne sont-elles pas rationnelles ? c'est désolant !... »

. . . .

Et quoiqu'il entrevît la vraie cause de ce refroidissement — ces lignes jadis parallèles suivies par eux deux, côte à côte, qui aujourd'hui, s'écartaient en s'éloignant toujours plus — il ne s'aperçut pas de combien l'angle d'écartement qui les séparait s'était agrandi. Et cherchant en vain dans sa conscience, il se sentait très abattu. Cette injustice de la part de son meilleur ami lui pesait au cœur.

XVII

Quand Tibéris eut téléphoné, il prit la rue de l'Hôtel-de-Ville et s'arrêta dans une boutique où

étaient déposées les clefs de l'appartement de sa mère. Il monta les marches usées de l'escalier, et poussa fort, pour ouvrir la porte un peu collée par la chaleur de l'été. Le corridor sentait la naphtaline et la poussière; les contrevents étaient fermés : à l'entrée, Tibéris se heurta aux meubles couverts de housses blanches, taches imprécises dans la pénombre, et butta contre des tapis en rouleaux. Au-dessous des trois rais brillants que traçait le jour du dehors sur les volets, le parquet luisait en des réfractions délayées.

Dès que Tibéris ouvrit les fenêtres, un flamboyement emplit le grand salon, tandis que les lignes tortueuses des boiseries sculptées du XVIIIe siècle, ressortaient empâtées sous leurs couches séculaires de vernis blanc.

Ce décor d'intérieur le fit sourire; il aimait déranger le vieil appartement dans son sommeil, pour entendre au réveil les meubles, camarades de sa vie d'antan, lui raconter les jours anciens. Il regarda par la fenêtre, comme au temps des veil-

lées d'hiver, quand le front brûlant sur la vitre froide, et soufflant pour fondre la buée, il s'essayait à distinguer la rue par le halo qui s'élargissait sous son haleine chaude. Et de même qu'autrefois, le petit porche Louis XVI donnant sur la Treille, lui apparût avec ses colonnes ioniques, ancien confident qu'avaient remplacé à Florence les armoiries aux lys d'Anjou.

Dans sa chambre, une mappemonde céleste, héritage d'un parent inconnu, sommeillait sur la cheminée. La pièce était en ordre et le lit avait des draps ; il y pouvait dormir. Comme il était trop tôt pour la séance du capitaine, Tibéris se souvint que les rayons de ses armoires débordaient de mille choses inutiles. C'était, pour la plupart, de ces fantaisies qui ont charmé une fois, et que l'on cache ensuite, sans oser les jeter ; des souvenirs d'enfance auxquels s'attache la superstition ; des collections — qui n'en fait dans sa jeunesse ? Coléoptères, programmes, ou timbres-poste ; — et de ces riens, que l'on traîne d'un

déménagement à un autre sans savoir pourquoi.

Tibéris pêcha les objets dans l'obscurité et les sortit au jour. Il y avait une crèche de Noël en carton, découpée et collée dans son enfance ; une boîte en fer blanc, remplie de fleurs séchées ; des cadres à papillons, où des insectes aux corps durcis s'effritaient rongés par de la vermine ; des photographies d'hommes célèbres aimés, entre autres de Ruskin ; un album d'articles de journaux ; de vieilles lettres ; un œuf d'autruche orné de pendeloques ; des marionnettes de Venise ; des casquettes d'étudiant, des rubans, des cocardes, et des bulletins d'association pas même coupés, entassés en paquet. Tout cela faisait un monceau pointu qui encombrait la table ; il en élimina les lettres importantes, des boutons de manchettes fleurdelysés venant de son grand-père, un cachet de famille ; puis se demanda s'il voulait garder quelque chose de ses souvenirs personnels ; enfin, il se décida et tira du tas une casquette d'étu-

diant, où selon l'usage universitaire, il avait rassemblé au fond de la coiffe des signatures d'amis.

« Voilà, se dit-il — puis se ravisant — la coiffe suffira » — et il arracha la pièce du fond de la casquette. Sur cette doublure jaunie, les signatures allaient en tout sens, croisées par des devises ; au centre le nom de Delvèque était presque effacé : cette coïncidence frappa Tibéris : on aurait dit le symbole d'une amitié qui s'éteignait. Une devise écrite au pinceau, tenait beaucoup de place, c'était le témoignage d'un enthousiasme de jadis :

Aut pugnam aut aliquid jamdudum invadere magnum.

Mens agitat mihi : nec placida contenta quiete est.

Ces vers de Virgile lui firent plaisir ; il pensa qu'au fond, malgré les désillusions, ils avaient encore pour lui quelque sens.

Ce qui restait était une masse bariolée, où le rouge, le jaune et le blanc des couleurs patriotiques dominaient. Tibéris prit à deux

mains ces choses insignifiantes par leur valeur réelle, mais si pleines d'émotion latente, en bourra la cheminée et y jeta une allumette. Les programmes s'enflammèrent, les fleurs sèches grésillèrent, une odeur d'étoffe calcinée courut la chambre. Le sacrifice était fait : fêtes patriotiques, bals, amitiés, amourettes, tout devenait cendre.

« Voilà un passé lavé et une ligne tirée — pensa Tibéris, l'âme légère comme quand on vient de se confesser.— Plus d'*impedimenta* à déménager et plus de souvenirs, pièges embarrassants, qui nous retournent vers notre vie passée.

S'étant savonné les mains, il se rendit vers le local de la séance. Mais là, un écriteau se balançant à la bise, le prévint que la réunion était renvoyée pour cause d'indisposition du capitaine. Comme il était tard, Tibéris estima qu'il était inutile de rentrer à la campagne. « Allons nous promener — se dit-il — si la ville dort comme l'appartement, je la réveillerai, et peut-être

encore entendrai-je d'elle des choses cachées. »

XVIII

Le soleil suspendait des lavis orangés aux corniches des palais lucquois qui bordent la grand'rue. Sur la promenade de Saint-Antoine, l'esplanade était enflammée et les rayons obliques du couchant, qui doraient les coupoles grises de l'observatoire, faisaient passer du cuivre au rose les roches incandescentes du Salève.

Tibéris s'assit sur un banc; près de lui jouaient des enfants ; entre les ormes de la terrasse, flanaient des femmes du peuple. Au-devant, en delà du mur, un coin du lac luisait entre des ardoises aux tons d'acier ; et de côté, le collège, avec son architecture flamande, ses murs de tuf et de briques roses,

son clocheton et son horloge noire, s'élevait, laissant passer entre le V de deux toits, les tours de la cathédrale.

Là, de nouveau, gisait pour Tibéris une mine de souvenirs : il en sortait comme un essaim, de tous côtés : de chaque accident des corniches, d'entre les branches des accacias et des tilleuls, de sous les tuiles du toit. Et chacun de ces souvenirs, qui demeurait à la place où Tibéris, promenant jadis son regard pendant un cours, l'avait arrêté, lui faisait revoir sa vie de collège. Et le jeune homme se sentait tremper dans l'atmosphère que dégageaient ces choses, ainsi que l'on est enveloppé des vapeurs qui sortent des champs, aux soirs d'automne.

Pour continuer sa rêverie, il changea de place et vint s'accouder sur le pont qui conduit à l'observatoire. A gauche, la terrasse de Saint-Antoine, perchée sur son rempart aux pierres déchaussées et moussues, soutenait, presque surplombant la chute de la mu-

raille, une maisonnette qu'il aimait. C'était une construction d'un étage, garnie sur le devant, à la façon des orangeries, d'une série de croisées dont les vitres manquaient. On ne l'habitait pas, et, comme toutes choses qui n'ont pas raison d'exister, elle semblait pittoresque et drôle. Tout près d'elle, annuellement, dans un enclos étroit, naissaient, grandissaient et gelaient des tournesols.

A droite, l'Observatoire, un jardin suspendu aux herbes hautes, surmonté de bâtiments en tubes et en dômes, prenait une apparence de mystère mêlé de quiétude familière. Tibéris y connaissait une petite terrasse cachée, d'où l'on avait une vue descendante sur le bleu foncé du lac. Il y avait là des instruments étranges, couverts de volets gris, qui inscrivaient d'eux-mêmes, mûs par des forces secrètes, des zig-zags ténus et rouges sur des rouleaux quadrillés. Longeant un jour le bâtiment central, il avait aperçu par une fenêtre de plain-pied, une bibliothèque octo-

gonale idéale de confort ; rien n'y manquait : les rayons pleins de livres, décoration suggestive, faisaient cercle autour de la chambre, un fauteuil énorme appelait le savant, une cheminée donnait à penser aux veillées d'hiver, et un lave-mains attendait la fin de la lecture. Cet asile solitaire avait quelque chose de ces cellules où les peintres anciens aiment à placer Saint-Gérôme. Souvent par les nuits étoilées, passant sous les ponts de l'Observatoire, il avait envié les hommes de science, qui, cloîtrés dans cet ermitage, le corps au chaud dans un intérieur intime, couraient avec leurs yeux par les espaces immenses, glacés et bleus; ou bien, dans la petite bibliothèque, lisaient, l'âme calme, auprès d'une tasse de thé. Et cette convoitise s'étendait même à la loge du concierge, éclairée d'un abat-jour rose, que Tibéris aurait aimé habiter, refuge tranquille en pleine ville au milieu d'un jardin.

. . . .

En bas, sous les arches du pont,

des néophytes apprenaient à monter à bicyclette. Tibéris les regardait dans le crépuscule blanc, mais son esprit suivait toujours le passé. On aurait dit que du grand mur s'émanaient des pensées remuantes longtemps recélées, ces pensées que jadis il avait accrochées chaque jour aux touffes d'herbe, entre les joints des murailles. Au bruit du carillon de la cathédrale qui épelait l'air de Jean-Jacques, suivi de la voix répétée et lente de la grosse cloche, il tressaillit...

Plus genevois qu'il ne se croyait, il avait senti vibrer son patriotisme caché, et cette musique lui avait révélé que le sol l'attachait : nulle part à l'étranger il ne s'était fait ainsi des amis intimes des pierres, des murs et des choses d'une ville. Portant un nom du terroir, il aurait pu, vieux citoyen, être conservateur de quelque musée, bibliophile, journaliste ; il se vit même savant, préparer en tablier blanc, des coupes de salamandres dans un laboratoire à fenêtres claires, ou classant des coquilles au milieu des

odeurs de lysol dans les salles souterraines de l'université.

Puis il se dit « Mais non, tout cela m'est enlevé, ce n'est pas pour moi ; je ne suis pas autochthone dans cette république aussi fermée qu'au temps où elle éditait des lois somptuaires en plein XVIII[e] siècle : elle me laisse de côté, car je suis un métèque... Et cependant que faudrait-il pour m'attacher ici ? Peu de chose : un ménage, un emploi quelconque, des relations, et mes enfants et petits-enfants, enracinés toujours plus, feraient souche, plantant de force mon nom de famille au centre de la cité, jusqu'à ce qu'ils aient le droit d'avoir place à la chose publique. »

Devenu sérieux, devant cette solution, il rentra : à la paroi de sa chambre, le ciel s'attardait en reflet pâle sur le fond d'or et les auréoles d'une madone peinte autrefois par Delvèque ; dehors il faisait gris verdâtre ; au-dessus du portique une étoile naissait.

Le piano d'une maison voisine scandait une fugue de Bach qui se

déroulait limpide dans la rue solitaire ; au lointain, un ronflement de tramway électrique, accompagné de grands éclairs bleus, était le seul indice du mouvement de la ville.

Ce soir-là, Genève était douce, et Tibéris les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, demeura longuement.

XIX

Ce rappel d'impressions anciennes, dû surtout aux coïncidences qui avaient rapproché sa vie passée des sensations présentes d'un soir, fut aussi factice que l'effet produit par les piqûres d'excitants sur les malades ; c'était un faux réveil de patriotisme qui tomba le lendemain. Et le spleen qui guettait Tibéris le ligotta si bien que toute réaction devint impossible. Les journées passèrent lentes à ne rien

faire, et ce ne rien faire ne pouvait être distrait. Le crépuscule seul, qui lui apportait un instant agréable, était attendu avec autant d'impatience que le dimanche pour ceux qui travaillent. Alors Tibéris allait chez un voisin jouer au tennis. Le pré où le jeu se découpait en blanc, dominait le lac; comme on fauchait souvent, les soirs y embaumaient l'herbe coupée. Tout à son affaire, Tibéris oubliait le spleen quotidien pour les carrés de service, les volées de fond, les coupés, les jeux et parties. Et les paumes rouges sautaient sans arrêt de raquette en raquette, croisant des chauves-souris ou des lucanes, qui volaient les unes en chevrons, les autres en course droite, sur le ciel rose.

La dispense militaire de Tibéris lui avait été accordée. Il s'en réjouit, puis, quand il vit partir le bataillon bordé de ses officiers, le drapeau déployé au-dessus des files, malgré le dégoût du voyage en plein midi dans un wagon puant la naphtaline et le cuir gras, il re-

gretta de n'être pas dans sa compagnie. Il y repensa, et la vision de ce bataillon qui cantonnait sous les auvents de vastes granges confortables, au sommet d'un coteau, déferlant après bien des vallonnements jusqu'au lac, dans les blés jaunes du canton de Vaud, le poursuivit souvent : il se souvint des journées occupées autour desquelles l'ennui n'ose rôder.

C'est curieux — se disait-il — que j'aie un côté soldat. Et, couché sur son sopha, il fixait des yeux, en sortant cette idée des autres pour la faire jouer, une fleur blanche oubliée parmi les fleurs rouges d'une tenture indienne. C'est quand même ennuyeux d'être si complexe. Si le mariage me donnait comme enfants des élémentaux simples, il serait à tenter... L'un serait le chrétien parfait, l'autre, le peintre ne songeant qu'à l'art ; et puis encore, le patriote citoyen de Genève, l'officier, puis... mais cela suffit, quatre fils... alors, je verrais mes forces concentrées chacune pour elle dans un individu, et je suivrais

ces forces devenant plus parfaites jusqu'à leur épanouissement rationnel, sans qu'elles soient gênées l'une par l'autre comme chez moi par des contradictions qui les étouffent... puis je m'en moque au fond. »

Quand le bataillon revint avec les uniformes un peu détériorés par le soleil et la pluie, pour rendre aux usines leurs ouvriers et aux bureaux de Genève leurs commis, les souvenirs militaires firent place à des réminiscences d'Italie. Comme Tibéris s'était mis à copier ses notes d'art, il fut saisi de nostalgies inouïes. L'Italie semblait se venger d'avoir été haïe autrefois par Tibéris, en lui retournant le mal du pays, à l'inverse, en regret d'elle. Dès qu'il voulait classer ses notes, son cahier lui envoyait des relents des *Offices*, et chaque coup de crayon, le reportait à l'instant qui en avait été le témoin. Alors il laissait tout et se vautrait pendant des heures, l'esprit crispé vers cette vie artistique qu'il avait laissée à Florence ; et ces souvenirs qui s'ac-

croissaient en nombre, l'exaltaient d'une façon si déconcertante, qu'il les sentait le suivre même au cours de la nuit, en rêve. C'est alors qu'il songea au remède ; pourquoi rester. Pourrait-il demeurer l'hiver à Genève ? Qu'y avait-il à faire ? Il lui était impossible d'étudier Liotard toute sa vie.

Puis vraiment sa place n'était pas là. Il comprenait qu'on y vécût, qu'on s'y plût même, et qu'on s'y plût beaucoup, si l'on avait tout une ascendance de syndics et de magnifiques seigneurs. Mais sinon ? La vieille ville, le seul quartier habitable, s'émiettait sous la spéculation d'entreprises étrangères, et le cachet de la petite république oligarchique et huguenote avait disparu. Ce n'était plus qu'une démagogie ouverte à toutes les doctrines socialistes, où l'aristocratie même, allait se repaître à des conférences de désagrégation sociale.

Non vraiment, un autre combat appelait Tibéris, une autre voie lui était sans doute frayée. Ici les por-

tes se fermaient devant ses bonnes intentions, il n'y avait donc plus que le pays latin. Cependant il lui restait encore quelques doutes. Etait-ce l'Italie ou Florence qui lui étaient destinées ? Et, pour juger si l'impression restait pareille, il se décida d'aller voir la Péninsule sous une autre face, se réservant, à défaut de paradis terrestre, de revenir en Toscane comme en terre promise.

TROISIÈME PARTIE

..... On y respirait une béatitude sombre, analogue à celle que durent éprouver les mangeurs de Lotus quand, débarquant dans une île enchantée, éclairée des lueurs d'une éternelle après-midi, ils sentirent naître en eux, aux sons assoupissants des mélodieuses cascades, le désir de ne jamais revoir leurs pénates, leurs femmes, leurs enfants, et ne jamais remonter sur les hautes lames de la mer.....

BEAUDELAIRE.

Comme Tibéris visitait une chambre à louer, il regarda le sol et trouva que c'était propre, car la mosaïque en galantine, comme un pavement de therme, était si lisse, qu'elle reflétait la lumière en taches luisantes.

« — Tiens, du papier au mur. Et la vue, oh !... A quelques mètres, de l'autre côté de la rue, s'élevait une grande maison. — C'est bon

pour Paris, mais à Venise !... Enfin la chambre est sympathique comme dit mon hôtesse : avec la couleur et toute la lumière qu'on absorbe presque de force, au dehors, cela pourra suffire... Un vrai logement de chartreux, au fond de cette maison, tout au bout d'une cour déserte, qui correspond avec une ruelle guère plus animée ; j'y serai bien tranquille... Je vais y rester. »

Et le soir même, Tibéris défit ses malles et étoffa ses parois de tentures liberty, qu'à l'instar de ces seigneurs du moyen âge, qui, en voyage, avaient des chars pour leurs tapisseries, il transportait toujours avec lui dans une caisse spéciale.

. . . .

Le lendemain qui était un dimanche, Tibéris traversait la place Saint-Marc pour aller à la messe. Les grands étendards tricolores se drapaient au vent sur leurs hautes hampes, couvrant et découvrant, dans l'ondulation de leurs plis, la Croix de Savoie. Le ciel était légè-

rement résillé de blanc sur du bleu; agenouillés et tendant la main, des étrangers faisaient becqueter du maïs aux pigeons qui grouillaient.

Quand Tibéris entra dans Saint-Marc, la messe était commencée. Les reflets tombant des coupoles, comme si la lumière traversait une voûte de topaze,remplissaient l'intérieur de la basilique de cette atmosphère jaune, qu'ont seuls su rendre Carpaccio et Jean Bellin. Une odeur d'encens particulière, plus parfumée et plus orientale que celle de nos églises, s'échappait des absides. Derrière le jubé, recouvert de statues d'apôtres, du maître-autel, le plain-chant s'élançait. Tibéris se cacha dans un coin pour écouter le Credo : il ne voyait plus que les diacres en dalmatique d'or, les feuilles d'aches de gros chapiteaux bombés, et parmi les formes pleines des coupoles, l'une d'elles coupée par un arc, et percée dans sa rotondité de petites fenêtres en alvéoles, comme les capsules circulaires d'un fruit. Puis comme il désirait une messe entière,

il sortit pour en attendre une autre, et se mit à regarder en détail le haut des colonnes du palais des doges. Cette encyclopédie de pierre, qu'a tant aimée Ruskin, lui rappela les descriptions suggestives de la cathédrale d'Huysmans. Il passa en revue les figurines, les animaux, les fruits, les oiseaux et les scénettes qui tournent autour de ces chapiteaux, et s'arrêta finalement devant certain d'entre eux qu'enlaçait une ceinture de masques de femmes. Parmi ces visages, l'un d'eux était si fin et si exquis qu'on aurait dit la Béatrice au milieu des gentillissimes Dames : c'était une tête blanche patinée de noir, ses cheveux pendaient sous une couronne de roses plates : énigmatique, mi-railleuse, mi-rêveuse, elle pinçait ses lèvres dans un sourire intérieur et regardait en face.

Cependant les minutes passaient, et sur la tour de l'horloge, le cadran bleu marquait automatiquement cinquante-cinq en chiffres arabes : avant que les bonshommes de

bronze eussent frappé la cloche, Tibéris était entré à l'église pour y trouver cette fois sa messe pleine.

. . . .

L'après-midi, Tibéris voulut aller voir la mer. Le petit vapeur du Lido stationnait contre le quai des Esclavons. Il y entra. Sur l'eau, des taches rouges, bordées de blanc avec le milieu noir, vacillaient entre des veines bleues et vertes, donnant à la surface du canal qui touchait la rive, l'aspect jaspé des papiers de garde à l'intérieur des vieux bouquins. L'hélice tourna, le quai se prit à reculer et le drapeau italien qui ornait la poupe à festonner au vent. Comme il regardait ce pavillon, Tibéris s'en vint à réfléchir que, s'il changeait de patrie, il lui faudrait peut-être adopter cet emblème. Si la Suisse ne répondait plus à ses aspirations, si le cosmopolisme de mode aujourd'hui dégoûtait le jeune homme,et si la France,qui aurait été sa patrie de rêve jusqu'en 1830, lui répugnait désormais, l'Italie, après Garibaldi, pouvait-elle faire son

bonheur ? Dire qu'il serait obligé de s'habituer à ce drapeau !... Il était laid d'abord, car les trois couleurs verticales, que ce soit Italie, France, Belgique, ou Roumanie, sont toujours déplaisantes à la vue. Puis il datait d'une époque d'enthousiasme antipathique contre Rome et les Rois. Puis il y avait la Croix de Savoie. — Pourquoi des Savoie sur les trônes italiens ? Pourquoi des Guiscard ou des Théodoric pour remplacer l'Autriche ? — Non, et Tibéris préférait encore, en fait de croix, la croix fédérale, ou mieux le drapeau de certains cantons, la mi-aigle et la clef de Genève, les crosses bâloises ou le bœuf d'Uri. C'était plus historique et plus vénérable que ces trois couleurs symboliques qui sentaient l'usurpation, la haine de l'ancien régime et la persécution de l'Eglise.

Cependant, comme le bateau accostait, Tibéris débarqua. En traversant la langue de terre qui sépare la mer de la lagune, il eut un instant des sensations de terre ferme. C'était une grande avenue avec des

peupliers blancs, bordée de villas et de terrains à vendre ; sur la route trottinait un petit tramway et roulaient des bicyclettes : on y sentait que cette illusion pouvait donner la nostalgie de la nature, à ceux que l'étrangeté de Venise finissait par fatiguer. Mais bientôt il fut sur l'avant-plage, et après avoir passé la zone du sable sec, — un sable pulvérulent fin et si fluide qu'il ne poudre par les souliers — il arriva sur le sol élastique et mordoré que constellent les coquilles et que mouille la mer. En se plaisant à suivre les dentelles et les guipures que traçaient les vagues alternes, il revint à ses pensées. Malgré le drapeau, le nouveau roi lui était sympathique ; et il revit sa rencontre de l'an dernier avec le jeune souverain; instinctivement, quand le roi du haut de sa voiture l'avait croisé, Tibéris, promeneur isolé, s'était découvert comme par un geste réflexe... Un roi, cela se révère... — Seulement, il y avait le suffrage universel et toutes ses délices : Voir ses enfants aimer cet état de choses

et être fier de la manière dont on a fait l'histoire en Italie au XIX[e] siècle ! Ce n'était pas enthousiasmant...

...Il avait fait près d'un kilomètre, tantôt regardant le rideau violet des brumes à la base du ciel, où roulaient de petits nuages blancs, arrondis comme des feuillages, tantôt la mer turquoise foncée, semée par des circonflexes d'un blanc de lait. Il s'assit un moment sur la petite falaise où le sable mourait parmi des herbes folles jaunes : de là, il se plut à chercher d'où venaient certains méandres, tracés évidemment par les petites pattes et les queues serpentantes des lézards sur la poussière sablonneuse; le talus d'un fort occupait le haut du chemin, et sur ce bastion, des canons, accroupis comme des crapauds, ouvraient leurs gueules noires. Puis, il revint avec le soleil qui lui donnait dans le dos : en face, sur le brun du sol, se détachaient des promeneurs sans ombre, et presque sans valeur, tels les personna-

ges décoratifs d'un tableau moderne.

La fin du jour approchait, les couleurs s'exaspérèrent pendant quelques vingt minutes, et la nuit vint vite. Du bateau, aussi plein et aussi bruyant qu'un train de dimanche dans la banlieue parisienne, Tibéris vit les étoiles se refléter dans l'eau très calme de la lagune, entre les fanaux des balises qui indiquaient le chemin de passage.

La nuit fut parfaitement belle. La place Saint-Marc (éclairée non comme à Florence par les vibrations criardes et violacées de l'électricité, mais par des torches de gaz sans globe), s'illuminait d'une lumière égale et douce ; et le décor un peu théâtral des quatre côtés de la place, encadrait le grand rectangle d'un ciel mat et noir.

Des vénitiennes drapées dans des châles croisés aux épaules, les franges à la brise, se promenaient par deux ou trois au plus. Les colonnes du palais des doges dégageaient des bouffées d'air chaud

qu'elles avaient accumulées sous l'ensoleillement de l'après-midi. Du haut du quai, des gondoliers blancs avaient l'air, dans leurs gondoles noires invisibles, de fantômes marchant sur l'eau. Et le parfum de la place Saint-Marc s'émanait complexe : mollécules d'essence d'Orient mêlée d'une vague senteur de mer, où s'ajoute un peu de l'odeur du maïs des pigeons, du vernis des meubles, et même de la verroterie.

Tibéris se promenait comme tout le monde, parfaitement heureux. La musique le réveilla : c'était la marche nationale qui retentissait allègre au milieu de la place. Il approuva cet air guerrier plus assimilable que le drapeau et capable, après quelque entraînement, de devenir même enlevant.

Et cependant, au lit quand avant de dormir, il fit une sorte d'examen de conscience, il ne se trouva guère italien.

« Contentons-nous d'être catholique et latin — pensa-t-il en tour-

nant son oreiller trop chaud, — c'est autant de gagné sur le cosmopolitisme. »

XXI

Tibéris passa un mois et demi à Venise très seul ; son temps s'écoulait à peindre un peu le long de l'eau, à travailler dans les galeries, à penser entre la solitude de sa chambre et la solitude du café ; il ne sortait pas le soir, ne connaissait personne et tout ce qu'il disait de la journée aurait pu tenir dans dix mots. Il vivait dans ses rêves et rêvait dans ses travaux.

Ce régime du silence le fatiguait, lui tendait l'esprit, était la cause d'insomnies et d'énervement. Il lui prenait des colères stupides contre ses vis-à-vis, en bateau ou au restaurant ; puis, il s'en affligeait et se repentait de son manque de charité envers son prochain et

chassait ces accès d'irritation comme de mauvaises pensées.

Les peintres vénitiens le choquaient un peu par leur inégalité. Il s'acclimata d'abord aux peintres du Frioul, de Trévise, de Crémone: leurs lignes sont distinguées, ils aiment la silhouette, leurs paysages sont pleins de nature ; leur ciel est d'un bleu très pur, et ils se plaisent à reproduire ces régions lacustres et montueuses des basses Alpes en des harmonies rousses d'hiver. Puis au bout d'un mois les Bellin et Carpaccio l'accaparèrent. Le quinze du mois d'après, il pût goûter Véronèse et Tintoret.

Mais Tiepolo qui mêle à l'envergure du grand décorateur la subtilité d'un raffiné, l'émut par dessus tout ; il voyait en lui le peintre peut-être unique, ayant pu exceller à la fois dans la ligne et dans la couleur.

Aux magnificences d'un clair octobre, avaient succédé les fumées grises d'un novembre triste qui cachait Venise avec fréquence en des nuages glissant sur l'eau.

Les éclaircies devenaient rares ; elles étaient tantôt toutes douceur, tantôt somptueuses ; c'étaient ou le frôlement du soleil crépé sur les vieilles murailles de briques ; ou l'astre chutant rouge cerise dans l'orange d'un ciel brumeux, laissant sur la lagune égoutter une colonne torse de feu, que traversaient les arcs noirs de gondoles allongées. Quelquefois, quand au crépuscule déjà sombre, maisons, églises et palais s'effaçaient dans un gris vert uniforme, les nuages et toutes les eaux venaient à s'embraser, et par les déchirures du brouillard bas entièrement rouge, un ciel de nacre projetait en tache des reflets livides sur l'étendue des ondes.

Mais Tibéris craignait ces effets extraordinaires trop en dehors des harmonies ordinaires de la nature: dans leur succession rapide, ils apportent, avec le gris de cendre qui les suivent, une souffrance pareille à celle des lendemains de fête.

. . . .

Cependant, il visitait petit à petit chaque paroisse, leur trouvant à toutes un cachet local ; car nulle part comme à Venise, si ce n'est à Constantinople, on n'a la sensation de changer de région d'un quartier à l'autre de la ville.

Il connut la Venise qu'on ne va pas chercher : au bout d'un petit canal, les places dallées ourlées des murs que dépassent le jet d'un cyprès et les feuilles digitées d'un figuier, où les façades intimes et basses de maisons à contrevents gris sont surmontées de cheminées en tromblons. Il aimait la longue île de la Giudecca mi-cultivée, mi-industrielle, ses fabriques, ses quais, son mouvement, et les vaisseaux couchés dont on vernit le ventre, et les barques à voiles décorées sur des proues peintes, et les grands paquebots coloriés au minium ; mais les portails de fer rouillés entre les barres desquels on voit la voûte d'une tonnelle jaunie, les jardinets quasi hollandais sur le canal intérieur, certain cloître abandonné où l'herbe poussait

dru, la lui faisaient apprécier sous une autre forme.

Il connut les cours à puits octogonaux habilement sculptés, les façades de palais inachevés — ruines décrépites de fondations grandioses — les tableaux inconnus des guides ; et s'amusait à regarder dans les préaux déserts, les énormes chats nourris de rats d'eau se prélasser.

Souvent il allait au Fondamente Nuove, sur le bord de Venise qui regarde le nord. Là, il suivait les quais qu'humecte, soulevée et bercée, la grande lagune libre, et montait sur les hauts ponts qui coupent la berge de leurs blanches marches. Contre l'horizon, amas compact et rose de nuages très ouatés, marchaient les triangles de voiles oranges ; et parfois, quand, aux très beaux jours, apparaissaient les lointains, l'eau semblait aller mordre le pied des Alpes, coiffées de neige.

. . . .

Les feuilles tombant, Tibéris eut la vision d'une Venise boréale, ou

plutôt d'une Bruges sans cygnes, mais aussi morte que celle de Rodenbach.

Les campaniles surgissaient des masses molles de ramilles brunes et se détachaient sur des ciels gris perlé lavés de bleu très pâle. Sur les murailles, les tentures de vigne vierge jadis pourpre, blêmissaient et s'éclaircissaient.

Parfois des rafales retroussaient d'écume la lagune toute grise, faisaient s'entrechoquer les longues et frileuses gondoles avec des bruits d'ossements. et sur les parvis de marbres les vagues jaillissantes apportaient des varechs. Des paquebots avançaient lents, ébranlant l'air de leurs sirènes, et des mouettes, qui zigzaguaient d'un vol saccadé au-dessus des eaux remuantes et troubles, ajoutaient leur fantaisie à ce décor si peu dans la note de la Venise classique.

. . . .

Puis le temps devint horrible, et Tibéris se dut réfugier dans les petits cafés qui cernent la place Saint-

Marc. Dans des boxes capitonnés, s'étalaient des panneaux sous verre, peints en 1840 d'une façon naïve, à la manière des écrans de cheminée qu'on voit dans les vieux châteaux ; on y baignait dans une ambiance de confort et de vieillerie, on s'y sentait à l'aise.

Ni triste, ni heureux, se faisant un vêtement de l'habitude, Tibéris comme un vieux vénitien, végétait dans ces cafés entre une série de journaux illustrés et des tasses de moka, alternées de verres d'eau, quand un jour il se demanda s'il était bien en Italie. Il sortait en ce moment du palais des Doges, où il venait chercher en vain quelque rapport entre Tintoret et l'art italien. Sur la lagune, la brume courait pareille à des exhalaisons d'eau bouillante, les mâts des vaisseaux, la *Salute* elle-même étaient à peine visibles derrière le brouillard. Sans beaucoup d'imagination, on se serait cru à Hambourg ou à Liverpool. Il entendait autour de lui parler ce vénitien qu'il ne pouvait

comprendre ; un camelot l'accosta en allemand.

Le soir même ayant compris qu'il s'était trompé, il demanda son compte de pétrole et de bois et annonça qu'il partait.

Au petit matin, dans l'obscurité, Tibéris faisait claquer ses semelles sur les dalles des rues et passait les ponceaux qui font dos d'âne à chaque pas. De Venise il ne voyait plus que de l'eau, que du nord.

Seul dans son compartiment mal chauffé par une bouillotte, il dit adieu à la *citta Anadiomède* du chantre du *Feu :* elle dormait abandonnée et morte, telle une cité maudite, au milieu des ondes, dans le brouillard gris d'une nuit de clair de lune voilé.

XXII

Opperlin s'approcha de la fenêtre encroûtée d'une couche de glace opaque et l'ouvrit : une bouf-

fée de froid lui frappa le visage ; vis-à-vis, de grandes stalactiques cristallines pendaient : et il eut l'appréhension de traverser la rue jusqu'à l'Université par cette atmosphère de quinze degrés au-dessous de zéro. Cependant faute de pouvoir se chauffer suffisamment chez lui, il descendit l'escalier, pensant aux chaleurs d'Italie et aux sueurs versées sur la route de Sienne en mai dernier.

A peine eut-il ouvert la porte à vitraux de la maison, qu'il s'entendit héler par un homme couvert de fourrures, qui avançait en silence sur le feutre de la neige. Opperlin reconnut le facteur, qui exhalait de la buée sous sa moustache poudrée de givre, et prit de ses mains une lettre au timbre italien. Quelle chance ! c'était une lettre de Tibéris, et au lieu d'aller à l'Université, il se mit à chercher un café pour l'aller lire au chaud.

Il suivit le jardin public, marchant rapidement au milieu de la chaussée ; la neige était striée par les traîneaux et maculée par place

en jaune du crottin des chevaux. La ville d'Allemagne qu'Opperlin habitait semblait endormie sous le blanc qui la couvrait. Un soleil, tel celui qu'on nous prédit dans quelques millions d'années, rosissait sans éclat ni chaleur les pelouses du parc ; des paillettes de neige, qui flottaient dans l'air, brillaient comme des étincelles.

Opperlin, arrivé dans une rue populeuse, poussa la porte d'un café et pénétra dans le tambour en secouant ses galoches. Puis il s'assit à une nappe rose, heureux de se sentir chauffé, commanda une chope et glissa le pouce dans l'enveloppe pour en sortir la lettre de Tibéris.

. . . .

Florence, 15 février 19..

Très cher,

Je suis très méchant de ne t'avoir écrit depuis trois mois — si je ne me trompe — depuis que j'ai quitté Venise.

Me voici à Florence. Pourquoi ?

Comment?... Je me le demande. On dirait que je suis lié par une chaîne à cette Toscane, puisque m'y revoilà malgré mon désir de voir et vivre d'autres villes italiennes.

J'ai gardé de Venise, une vision qui touche au rêve par son originalité irréelle et rare, mais ma conception de l'Italie est, en somme, concentrée sur Florence.

Venise ne m'était pas assimilable ; mon tempérament, un tant soi peu idéaliste, n'y était pas à l'aise. Les peintres vénitiens m'ont laissé une certaine gêne et des jugements incertains.

Cette cité colorée sans ligne, ses ciels trop lourds, ses églises plus riches que pieuses, me tournaient la tête. Ce que d'Annunzio a dit est vrai : « Tuttavia come a un rifugio benigno non vengono qui le anime gracili, e quelle che celano qualche piaga inconfessabile, e quelle che compirono qualche finale rinunzia, e quelle che effemino un morbido amore, e quelle che non cercano il silenzio se non per sentirsi perire ?

Forse ai loro pallidi occhi Venezia appare come una clementa citta di morte abbraciata da une stagno soporifero... » Un novembre tout en brume changeant l'aspect de la ville et la transplantant dans une Hollande triste, m'ébranla tant, qu'un soir vers cinq heures, j'étais penché à la fenêtre d'un train qui sinuait sur les pentes rousses de l'Appenin. Nous descendions vers la plaine de l'Arno : tel celui qui revoit la mer après une longue absence et qui en aspire l'air salin avec joie, je humais l'air vif de la montagne et me trempais dans l'or qui semblait émaner de la nature entière. Après le barbouillage et les gouaches des ciels vénitiens, cette grande coupole vierge de nuage et si pure m'ôtait un poids du cœur.

J'étais comme un soldat, mon compagnon de voyage, qui, caserné à Venise, revenait chez lui et racontait ses impressions aux paysans attentifs : « Venise, oui c'est une belle ville certes, artistique à la vérité ; mais pour un soldat ce n'est rien... Il y a trop d'eau. »

Pour moi je retrouvais mes collines et comme Paul Fort, dans ses *Ballades françaises*, je disais :

« Mais vous voici, ô petites collines ! Que vous êtes fragiles ! Vous monter ? vous descendre ?... »

Dans un crépuscule imprégné de lumière, les églises, petits cubes jaune clair, surmontaient le bleu des crêtes ; la plaine se liquéfiait en teintes fondantes ; et Fiesole dorée et très pâle dans le creux de sa colline géminée, me donna le choc doux que je sentais jadis à la vue du Salève qui pointait sur le lac aux approches de Genève.

L'incantation s'achevait, j'avais donné dans les mailles du piège, Florence m'avait repris.

Dans la ville, été et automne passés au dehors s'effacèrent, et je me retrouvais, ainsi qu'un soir au pied du dôme, au retour d'une promenade dans les bois de cyprès de Vincilliata.

Sur les mêmes marches, stationnaient les mêmes mendiantes, aux vitres des cafés les mêmes garçons servaient. J'étais envahi par l'habi-

tude, et sous le porche d'une chapelle, où j'allais souvent après souper assister à une fin de salut, l'illusion se paracheva : mêlé à la foule, au sortir, je cherchais dans ma poche les clefs de notre appartement !...

Puis il s'est passé bien des choses depuis, cependant que tu nous abandonnes pour faire de la vraie esthétique chez les Germains. Une revue d'art m'a offert la place de correspondant pour la partie moderne en Italie ; c'est intéressant et peut-être bon. J'ai accepté. C'est un moyen d'être utile à la cause latine, je tâcherai d'attirer l'attention des jeunes sur les points de jonction à prendre avec leurs anciens, et de démêler les individualités dignes de produire, dans cette race qui produira encore, j'en suis sûr.

Me voici donc fixé à Florence. Sous peu, ma mère qui tient peu à Genève me viendra rejoindre. Nous louerons une villa ; tu la vois d'ici : dans une rue encaissée et dallée avec des reflets roses, une porte de forteresse entre deux piliers sur-

montés de chiens en terre cuite, tandis qu'un groupe de vieux cyprès garderont solennellement le seuil : le soir les rossignols y chanteront.

Le jardin verra fleurir en mars les jonquilles, en avril les pensées et les giroflées, les haies de roses en mai ; une statue dans une niche, des vases de brique avec des citronniers y feront ornement. De la terrasse, la vue s'étendra sur les oliviers, qui dès le premier plan ont des airs de lointain ; et il y aura une sorte de grotte pour mettre les fiasques vides et les outils du jardinage.

La maison aux salles hautes aura ses murs à l'intérieur peints en rose ou en bleu, les plafonds seront mi-voûtés ; et dans l'escalier droit, large et commode il sera impossible de se casser le cou.

Ton lit sera toujours prêt. Quand seras-tu des nôtres ?

J'ai invité Delvèque en mars, afin de me réconcilier avec lui — nous nous étions un peu brouillés cet été — c'est un bon garçon, et je ne

peux lui en vouloir de ce qu'il a trompé les espérances que j'avais fondées sur lui.

Serai-je heureux ici ? Je n'ose le croire. Mais ce qui est sûr, c'est que j'y serai dans mon milieu. Je pensais à me faire italien, puis j'y ai renoncé par scrupule pour Genève et à cause du drapeau : Le pavillon italien me déplaît, je me contenterai pendant ma courte vie de l'allure presque espagnole du drapeau genevois.

On ne s'improvise pas patriote d'un pays avec du sang mêlé, je l'ai expérimenté à Genève. Reste à ces déclassés, à ces rastaquouères, comme moi, les patries d'élection. C'est moins noble, mais qui sait si ce n'est pas une vocation pour l'avenir d'une souche cachée. Il ne peut y avoir que la Providence pour nous attirer vers un but que l'on ne s'était pas fixé.

Les Lotus de l'Odyssée sont vrais : c'est l'appât par lequel nos voies sont changées.

A revoir, et reviens-nous ; nous

tenons à toi car tu es rare sans que tu t'en doutes.

JEAN TIBÉRIS.

. . . .

En ce moment, passait de l'autre côté des grandes glaces du café, une compagnie de uhlans. Ils étaient en capotes noires, les lances penchées, les banderolles bicolores au vent ; le trot des chevaux résonnait sourd sur la neige : ces ombres noires sur blanc faisaient penser aux horreurs des guerres en hiver, à Eylau, à la campagne de Russie, à 1870.

La sentinelle d'un palais voisin rendit les honneurs par gestes saccadés.

« Dire qu'il y a les trois quarts du monde civilisé qui peut vivre loin de l'Italie tout en étant content — pensa Opperlin ressentant lui aussi la saveur des Lotus ».

Venise 1901.
Paris 1902.

